ITALIE,

Drame.

Away! Away!
En avant! en avant!

Byron (*Mazeppa*).



PARIS.

JUST TESSIER, LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, N°. 37.

M. DCCC XXXIV

ITALIE.

ROUEN. F. BAUDRY, IMPRIMEUR DU ROI,
RUE DES CARMES, N°. 20.



Pietro...

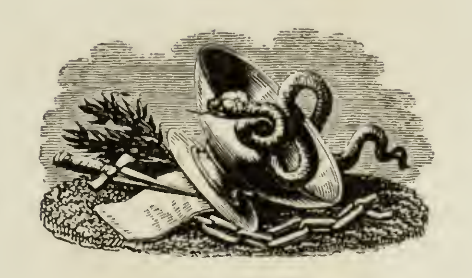
— Mort, monseigneur.

(Italie — Scène dernière.)

ITALIE,

Drame.

Away! Away!
En avant! en avant!
Byron (*Mazeppa*).



PARIS.

JUST TESSIER, LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, N°. 37.

M. DCCC XXXIV.

A

Notre premier Dramaturge

Ce Drame est dédié,

Par l'un de ses plus grands
& dévoués Admirateurs,

L'auteur d'Italie.

Un Mot.

« Cette portion du public à laquelle les rapides croquis de
» Marivaux et de son école ont fait perdre l'habitude des
» développemens, reviendra sans doute peu à peu, et revient
» même déjà tous les jours à un sentiment plus mâle et plus
» large de l'art ; mais il ne faut rien brusquer... Observez le
» spectateur, voyez ce qu'il peut supporter. — *Quid valeat?*
» *Quid non?* — Et arrêtez-vous là ? Faites votre œuvre comme
» l'art et votre conscience la veulent, entière, complète. —
» Faites-la ainsi pour vous, mais ayez le courage de supprimer,
» à la représentation, ce que la représentation ne saurait encore
» admettre. On ne doit pas oublier que nous sommes dans la
» transition d'un goût ancien à un goût nouveau (1). »

—Note simple, mais qui résume, selon moi, dans sa simplicité, tout le système de notre école moderne. — Note sublime, le mot n'est pas hasardé, en ce qu'elle proclame encore une fois aux artistes la liberté de l'art, — j'entends parler de l'art dramatique exclusivement ; — car, dès long-tems avant,

(1) Note de *Marion de Lorme*.

André Chénier et le chantre de *René* avaient donné un nouvel essor, l'un à la poésie, l'autre au roman.

— Arrière donc, théoristes bâtards, législateurs écrevisses, qui voulez mettre des muselières à la pensée et à l'art, quand le monde est en fièvre de liberté.

L'art, en France, a voulu être libre comme le peuple; et, comme le peuple, il a fait sa révolution. Et si l'on voulait pousser la comparaison jusqu'à démontrer que trois jours leur ont suffi à tous les deux, le fait ne serait pas difficile à prouver.

Dans cette lutte, le peuple a agi en masse : l'art a été représenté par un seul homme; — il est venu, athlète vigoureux, se poster vis-à-vis les agens des ordonnances académiques, avec trois foudres en main. — L'insurrection commença par *Henri III* qu'il leur jeta comme un défi, il combattit avec *Christine*, il les écrasa avec *Antony*.

Henri III, drame éminemment historique, époque peinte avec les personnages de l'époque, dramaturgée avec le drame de l'époque, écrite avec les paroles de l'époque. — *Christine*, où l'auteur révéla qu'il pouvait créer sans ressusciter des caractères fouillés dans l'histoire; car, je l'avouerai, malgré la sublimité chancelante de Christine, l'ambition poltronne de Monaldeschi, et la haine *forcée* de Sentinelli, moi je n'ai admiré que Paula! oui Paula! — car, qui n'a pas rêvé, — je parle de ceux qui ont une ame ardente dans la poitrine, — un amour comme celui-là! un amour d'italienne au large front, au teint pâle, aux cheveux noirs et pendans; un amour de jeune fille qui se donnerait à vous, comme vous vous donneriez à elle. — Je l'avoue encore : quand je vis représenter *Stockholm*, je retirai tout intérêt de Christine, de Sentinelli, de Monaldeschi, pour le reporter tout entier sur Paula. — Ah! ce jour-là, je n'ai vu ni Georges, ni Ligier, ni Lockroy; je n'ai vu que Noblet. — Pourquoi ce drame n'est-il pas intitulé *Paula*?

Dumas dut être bien beau, le jour où son front, déjà ceint des lauriers de *Henri III*, rêva et créa Paula ! Mais il dut être sublime et céleste quand il fit *Antony*.

Antony fut le coup de grâce donné à la vieille routine ; — ce fut comme le dernier coup de hache que le démolisseur donne au monument qui branle, — après il croule. *Antony*, pièce sublime, — il n'y a pas de mot au-dessus de sublime, — type de genre, chef-d'œuvre de la scène moderne, où Dumas fut plus grand que Shakspeare et Corneille, car il fut Molière. —

— Ne vous a-t-il pas semblé, comme à moi, quand, après avoir médité le *Misanthrope*, vous tombiez sur *Antony*, ne vous a-t-il pas semblé que le cadavre de Molière avait brisé du crâne sa pierre sépulcrale, pour venir fondre tout son génie dans un autre cerveau ? —*Antony*, vaisseau à la remorque duquel les caractères de tous les faiseurs de drames et de mélodrames se sont traînés, depuis le *Valdéja* de notre spirituel Scribe, jusqu'au Christian de Frédéric Soulié... *Valdéja*, reflet flasque et mou. Christian, caractère ni vrai, ni même vraisemblable ; amant soi-disant passionné qui a l'air d'acheter et d'escompter une femme comme une étude de notaire ; assassin sans sublimité, traître à la loyauté, forfaiteur à l'amour, qui, au lieu d'expirer comme Roméo dans les bras de sa Juliette, n'était vraiment digne, selon moi, de ne mourir qu'en place de Grève, sur l'échafaud du brigand. — Que M. Soulié me pardonne cette sévère franchise ; je serais plus indulgent si je l'admirais moins, car *Clotilde*, quoique mauvais drame, n'est pas un ouvrage médiocre ; — et puis, d'ailleurs, l'auteur des *Deux Cadavres* a d'autres titres littéraires qui forcent l'admiration. —*Antony* est un genre philosophique auquel on reviendra, soyez-en sûr, quand on sera blasé des bonnes dagues et des corselets d'acier ; et il est à désirer, pour l'art dramatique qui commence à se fanger un peu trop dans les cadavres, que

des hommes de génie y reviennent promptement. Le monde est malade ; il est plus d'une grande et haute leçon de philosophie qu'on puisse encore lui donner ; il existe plus d'un préjugé que l'on doive clouer au pilori de l'infamie. En fait de pensée sublime, *Antony* est les colonnes d'Hercule, où parfois l'on peut arriver, mais qu'on ne peut jamais franchir, et je souhaite fort me tromper, mais je doute que M. Dumas, lui-même, aille jamais plus haut, — voire même si haut.

— Que si l'on me reproche maintenant d'avoir reporté toute gloire sur l'auteur d'*Antony*, et de n'avoir pas cité Hugo, c'est que je n'ai entendu parler que de l'art dramatique exclusivement, — et que si je regarde M. Hugo comme le premier génie de son siècle, en revanche, je vois en M. Dumas le premier dramaturge de France. Hugo est un peu l'homme de tout; Dumas, c'est l'homme exclusif du drame, c'est le drame incarné.

L'un a le génie plus vaste, plus souple ; l'autre plus serré, plus fort ; l'un est plus grandiose, l'autre plus naturel ; Hugo plus sublime, Dumas plus profond. Il y a du Cervantes et du Corneille dans l'un ; il y a du Brantôme et du Shakspeare dans l'autre.

Loin de moi de contester à Victor Hugo le talent dramatique ; il entend aussi bien la scène que son heureux rival. Rien d'un plus bel et dramatique effet, que cette scène où dona Sol, nonchalamment penchée sur la poitrine d'Hernani, respire le parfum qui s'exhale des fleurs, et que le cor fait attendre son appel de mort et sonne la venue du vieillard-spectre. Rien de plus sublime encore, que ce grand tableau où les jeunes seigneurs vénitiens crachent en pleine rue au visage de la mère de Gennaro, son nom et ses infamies ; — rien de plus beau dans tout Dumas. — Hugo sait encore aussi bien peindre les passions et créer les caractères que lui ; Hernani vaut Saint-

Mesgrin ; dona Sol rivalise avec Paula ; et cet amour de Phryné, dans le cœur de Marion de Lorme, est aussi sublime que ce pur amour qui brûle Adèle d'Hervey. Mais à Antony, vous ne pouvez comparer que Didier, et Didier est écrasé. — *Marion,* selon moi, le drame chef-d'œuvre de Hugo, est bien loin d'*Antony*.

— Quoique l'auteur de *Cromwell* s'entende aussi bien que l'auteur de *Charles VII* à conduire et créer des scènes, il me semble, — en tout cas c'est une opinion tout individuelle, toute personnelle, — qu'il n'a pas cet entendement de plan, ce vaste coup-d'œil d'aigle qui embrasse tout le drame ; qu'on me pardonne la familiarité de l'expression ; ce chique de construction et de charpente... Pris par morceaux, les drames de Hugo valent ceux de Dumas, mais l'ensemble a le dessous ; d'ailleurs, chez l'un, le naturel est trop souvent poussé jusqu'au grossier, la plaisanterie dégénère en trivialité, et parfois le grotesque est pris pour le bouffon ; mais le plus grand éloge qu'on puisse faire de ses œuvres, c'est de dire que rien, ou presque rien, n'y est médiocre : ou mauvais, ou sublime. —Dumas, au contraire, a plus de réserve ; il a su trouver le moyen d'épurer Shakspeare, sans lui faire perdre son feu ni sa vigueur ; et il lui arrive peu souvent, comme au dramaturge anglais, de se noyer dans les détails ; — il pense comme Shakspeare, il écrit comme Tacite.— Comparez ces deux plus grands génies de notre siècle (Béranger et Châteaubriand sont de l'autre) comme dramaturges, Hugo a nécessairement le dessous ; mais le théâtre n'est qu'un faible rameau de son arbre, c'est une corde de sa lyre, une flèche de son carquois. —

— Que si l'on demande à l'auteur d'*Italie* de quelle école il est, sur quel système il a bâti son drame, — il répondra qu'il ne reconnaît d'école que celle de la nature, de système que celui

de la liberté. — Son drame a été conçu et coupé pour le théâtre, mais, en l'écrivant, il n'a pas toujours su brider sa passion ; l'imagination, *cette folle du logis*, comme l'appelle Mallebranche, a plus d'une fois conduit sa plume, et souvent, oubliant son spectateur, il a jeté pêle-mêle sur le papier toutes les pensées qui se heurtaient confuses en son cerveau ; enfin, il l'a écrit non probablement comme l'art le voulait, mais comme sa conscience l'a voulu.

— Puis, il l'avouera dans sa franchise, ces scènes qu'il fit avec enthousiasme et bonheur, ces scènes qui lui semblaient crayonner un avenir, quand il les relut il les trouva froides et monotones ; — pour être content de ses ouvrages on ne devrait jamais les relire. — S'il hasarde *Italie* à l'impression, c'est qu'il cède à un sentiment indéfinissable, un sentiment non d'orgueil, non de vanité. On comprendra mieux ce qu'il veut dire, par cette comparaison : comme l'aigle ennuyé de rester au nid, il a voulu essayer de voler ; — du fond de son obscurité il tâche de surgir ; il ne craint pas une chute, si cette chute doit lui mettre le vent sous l'aile et lui faciliter l'entrée à ce monde artiste dont toute son ambition est de faire honorablement partie. Il a eu un moment l'idée de faire représenter *Italie*, mais il a reculé devant les obstacles qui lui eussent été suggérés par son caractère. Après en avoir confié la lecture à quelques amis, ces amis lui dirent avec franchise, et l'auteur se plaît ici à les en remercier publiquement, que dans ce drame il n'y avait pas assez d'entente de scène, et que pour le faire représenter ils lui conseillaient de le retoucher, ou plutôt le faire retoucher. — Quant à lui, il ne sait pas trop ce que signifie retoucher un ouvrage ; il aime mieux donner le morceau brut, tel qu'il sort du moule, que de le raboter. — Il pense comme le grand poëte, qu'il vaut mieux *corriger un ouvrage dans un autre ouvrage*.

Puis, à qui se serait-il adressé pour retoucher son drame? à l'exception de quelques amis, et en très-petit nombre encore, sur la sincérité desquels il croit devoir toujours compter, peu de personnes s'intéressent à lui, parce qu'il n'entre pas et n'entrera jamais dans son caractère d'aller flagorner et courtiser qui que ce soit; il n'a pas voulu et ne voudra jamais se prostituer à ces plumes vénales, bateaux marchands, pour être traîné à leur remorque; il n'a pas voulu chatouiller l'amour-propre de ces courtiers littéraires, de ces hommes trompettes de renommée, pour qu'ils sonnassent en sa faveur. — Il parviendra seul, ou il ne parviendra pas. — Et quand il usera de protection, ce sera quand il aura acquis le droit de la demander le front haut. Un autre motif lui a fait redouter la représentation, il n'est pas bien sûr (qu'on lui pardonne ce mot) du mérite de son ouvrage; s'il est bon, il pense qu'il n'en perdra rien pour n'avoir pas été représenté, et si à la lecture la critique le déclare mauvais, il n'en eût pas, selon lui, valu mieux à la représentation. — Car, il ne se fie pas bien à ces réputations, à ces succès de théâtre, qui lui semblent des vagues soulevées par le vent de la cabale, qui montent parfois aux nues, et se tiennent quelque tems en pointe pour venir après se briser contre le roc d'une juste critique... Que d'auteurs, grâce aux machinistes et décorateurs, ont pompé une gloire qu'ils ont vîte dégorgée après quelques représentations!

— Que doit ambitionner le véritable artiste? — Le suffrage le plus flatteur pour lui n'est certes pas celui de ce monde artisan qui, par désœuvrement, vient au théâtre dormir ou causer commerce; c'est le sùffrage du monde artiste qu'il désire, car celui-ci dure, que l'autre est déjà bien mort et enterré. Je préfère de beaucoup le petit succès qu'eut *Marion*, à l'enthousiasme frénétique que causa *Lucrèce*; — à coup sûr *Lucrèce Borgia* ne vaut pas *Marion de Lorme*.

— Une autre raison a puissamment engagé l'auteur à faire imprimer son drame, et ce sont justement son manque de tact et son inexpérience scénique qui l'y ont déterminé.

— Qu'une autre main eût retouché son ouvrage, ce n'eût plus été son œuvre que le public eût cru juger ; le nom connu eût percé malgré l'incognito, et lui eût tout usurpé ; il en est de même partout. — Que Christophe Colomb découvre un pays inconnu, ce pays portera le nom d'Améric. — Ce qui se fût trouvé de bon dans *Italie*, eût été le partage du retoucheur, et le véritable auteur n'eût hérité que des choses médiocres et faibles. Il espère qu'on trouvera dans cette conduite indépendance et désintéressement littéraires.

Quand le public aura porté son jugement sur cet ouvrage, si quelque directeur de Paris ou de province pense qu'il puisse être représenté avec succès, l'auteur consentira à y faire tous les changemens et les coupures indispensables. Il sait que beaucoup de scènes doivent être, à la représentation, les unes raccourcies, les autres complètement anéanties. — Il souffrira même, si on le veut, qu'une main plus exercée coupe et taillade, peu lui importera ; on saura ce qu il a fait, et son amour-propre, son honneur d'artiste n'auront rien à se reprocher. Toutes ces raisons importent peu à la critique. Mais, pour avoir la conscience nette, il a encore quelque chose à lui avouer. Il y a deux ans, il avait alors dix-sept ans, les œuvres de Byron lui tombèrent sous la main. — Il lut *Werner*, et *Werner* lui donna la première idée d'*Italie*. Les artistes eussent bientôt reconnu ce qu'il eût voulu leur cacher, il y a donc politique de sa part à tout leur dire ; — à ceux qui lisent sans étude, par insouciance, comme ils feraient une partie de billard, comme ils fumeraient un cigarito ; à ceux-là, peu leur importe. Peu importe aussi à l'auteur leur approbation ou leur désapprobation !—En parlant de *Werner*, ce drame, qui fut

suggéré à Byron (comme il le dit lui-même) par une nouvelle allemande intitulée Kruitzner, lui parut renfermer une belle donnée dont (qu'on lui pardonne sa franchise sur un génie qu'il vénère plus qu'aucun autre) l'auteur de *Don Juan* n'avait pas tiré tout le parti possible.—Et il eut la fatuité, témérité vaudrait peut-être mieux, de joûter avec lui, et de s'essayer, enfant, sur un sujet où Byron enfant s'était essayé.

— *Italie* lui trotta deux ans dans la tête, et quand il céda à son impulsion, ce ne fut que lorsqu'il crut son plan bien dégagé de toute imitation ; — alors il fit *Italie*, et il lui fallut à peine un mois pour écrire ce qui lui avait coûté deux ans de pensées. Il n'a bâti son drame sur aucun système ; encore une fois, il l'a fait comme l'a voulu sa consience ; cependant, il n'a pas cru devoir retrancher quelques mots sublimes de son devancier qui revenaient toujours se placer sous sa plume. Mais, à part deux ou trois scènes au plus, il croit qu'on trouvera peu de ressemblance entre *Werner* et *Italie*.

— A présent il se livre à la critique, pieds et mains liés, qu'elle veuille l'éclairer, lui donner des avis, des conseils. — Si l'auteur a fait faute, le bois est jeune, elle peut le redresser. Il se sait gré maintenant de s'être isolé de ce grand monde, où il suffit d'un nœud de cravate bien fait et d'un calembourg bien méchant, pour se faire une réputation de bon goût et d'esprit ; son obscurité lui plaît ; personne ne le connaissant, nul ne lui voudra ni bien ni mal ; il regardera tous les jugemens qu'on portera sur son ouvrage comme dictés par la sincérité et la justice. — Si l'on croit devoir lui adresser quelques éloges, il pensera les avoir mérités, car il ne les a demandés à personne, et personne ne s'est chargé de les demander pour lui… Si on lui fait des reproches, — il croira de même les avoir mérités, car personne n'a pu être influencé sur son compte. — Il arrive au tribunal de la critique, comme le pauvre de l'Évangile,

solus, pauper, nudus. — Il se présente seul, humble et soumis, mais aussi sans courbette.

Maintenant qu'on prononce ; il attend l'arrêt, calme et confiant ; car il a pour devise : — Espérance et travail.

— C'est une œuvre faite pour ainsi dire sur des bancs de collége. L'auteur a voulu travailler aussi et concourir à l'établissement de la régénération dramatique. — A l'œuvre, vous qui êtes jeunes comme lui ; que rien ne vous rebute, ni sarcasmes, ni railleries. — Marchez ferme, et vous arriverez. A l'œuvre donc, et terminons l'édifice dont nos maîtres devanciers ont jeté les fondemens.

L'auteur ne terminera pas sans adresser ici ses remercîmens publics à M. Gustave Morin, jeune artiste, qui a bien voulu prêter à cette publication l'appui de son talent...

Allons, courage, pressons-nous les uns contre les autres, et peut-être de notre contact, de notre émulation, surgira un jour quelqu'un qui, lui aussi, pourra fonder.

Nil desperandum. — Delenda classica Carthago !

Rouen, mai 1833.

ITALIE.

PERSONNAGES.

ALPHONSE, duc de Naples.
MANFREDI, son fils.
PHILIPPE, duc de Spolète, frère jumeau d'Alphonse.
DON PÈDRE, duc de Milan, frère d'Alphonse et de Philippe.
ISABELLA, fille de Philippe.
HENRI DE FERRARE, fiancé d'Isabella.
PIETRO, soldat.
LE DUC D'OTRANTE.
LE DUC DE PARME.
LE DUC DE FERRARE.

CLAUDIO, bouffon, DICK, fauconnier, BEPPO, vieux serviteur,	attachés au duc Alphonse.
PAOLINO, PETRICA, VICENZO, CRIMETTA,	attachés au duc Philippe.
SYLVIO FRONTONI, GIACOMO GAZELLA,	jeunes Italiens.

MICHAEL FUGGER, jeune Allemand.
DON FÉLIX DE CASTELNARA, jeune Espagnol.
ULRIC BADEMORE, jeune Français.
LE PÈRE AMBROSIO.
VERNERI, hôtelier.
GEORGINO, son valet.

STROZZI, JACOPO, FERABRAS, SANDER,	lazzarones.
BORA, LORENZO,	bûcherons.
ZACOMETTO, DON CORDUA,	jeunes Napolitains.

UNE SORCIÈRE.
DEUX MASQUES.
UN MULETIER.
LAZZARONES, ARCHERS, MASQUES, PAYSANS, BUCHERONS, JOUEURS, VARLETS, PAGES, etc.

A Naples.

I.

La Fête de Monseigneur le Duc.

PERSONNAGES.

ALPHONSE, âgé de 29 ans.
PHILIPPE.
MANFREDI, âgé de 5 ans.
CRIMETTA.
PAOLINO.
BEPPO.
CLAUDIO.
DICK.
UNE SORCIÈRE.
LE DUC D'OTRANTE.
LE DUC DE PARME.
LE DUC DE FERRARE.
PAGES.
VARLETS.
MASQUES.
ARCHERS.

PREMIER TABLEAU.

Une salle gothique du palais d'Alphonse : un banquet est dressé à gauche. Au fond, une galerie, cachée aux yeux du spectateur par un rideau de soie attaché à deux piliers, où sont peintes les armoiries du duc de Naples. Quand le rideau est tiré, on aperçoit dans le fond le palais illuminé. Cette partie du palais se compose de deux bâtimens qui se joignent par un balcon. La salle est éclairée par des candelabres dorés.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC D'OTRANTE, LE DUC DE PARME, PHILIPPE, LE DUC DE FERRARE.

Les ducs d'Otrante, de Parme et de Ferrare causent à voix basse, tandis que, sur le devant, à droite, Philippe, assis dans un fauteuil aux armes napolitaines, semble réfléchir. Paolino est auprès de lui. Trois pages se tiennent derrière les trois ducs.

LE DUC D'OTRANTE.

Par Notre-Dame de Lorette ! je crois, mon cousin de Parme, que je suis jaloux du duc Alphonse.

LE DUC DE PARME.

Jaloux !!

LE DUC D'OTRANTE.

Vraiment, oui, jaloux de l'amour que ses sujets ont pour lui.

PHILIPPE, à part.

C'est pour cela qu'il est jaloux, lui!

LE DUC DE PARME.

Il est vrai de dire, par san Geronimo! que jamais peuple n'a mieux festoyé son prince.

LE DUC DE FERRARE.

Messeigneurs, je vous ferai remarquer que nous devrions aller au-devant du duc, qui ne peut maintenant tarder à rentrer au palais.

LE DUC D'OTRANTE.

Allons au-devant du duc...... Tu ne viens pas avec nous, Philippe?

PHILIPPE.

Excusez-moi, messeigneurs, j'ai besoin de rester ici.

Tous sortent à l'exception de Philippe et de Paolino.

SCÈNE II.

PHILIPPE, PAOLINO, et ensuite CRIMETTA.

PAOLINO, à Philippe, qui paraît absorbé dans sa rêverie.

A quoi réfléchissez-vous donc, monseigneur?

PHILIPPE, assis.

A cela, Paolino. Je suis plus à l'aise dans ces grands appartemens, que dans les salles étroites de Spolète. Il me semble que l'air circule avec plus de vie sur ces parois royaux, que sur les murailles que j'habite. — Ah! l'on respire mieux dans une cour suzeraine, que dans un palais vassal. (Se levant.) Ah! maudit soit le sort qui a voulu que je sortisse le premier du ventre de ma mère.... Alphonse, il est mon aîné, — et le hasard lui a donné le droit d'avoir une couronne; tandis que moi je n'ai rien : — car on n'a rien quand quelqu'un a plus que vous.... Ce n'est être rien, selon moi, lorsqu'un autre est plus que vous; — et pourtant, si je ne le suis de naissance, je le suis de caractère, moi, l'aîné de ma famille! — Alphonse est un bon prince, sans doute; ses sujets même l'ont surnommé *le Bien-Aimé*; mais a-t-il seulement le sentiment de sa grandeur! — Pourvu que les Napolitains ne lui bourdonnent pas l'émeute à l'oreille, il se persuade avoir rempli son noble mandat.... Quant à don Pèdre, mon jeune frère, lui, pourvu qu'il ait du vin pour se vautrer dans l'orgie, et des femmes pour se repaître de volupté et d'amour, se soucie-t-il d'être un homme, seulement! — Mais moi, Paolino, si j'étais duc suzerain de Naples, je ferais de grandes

choses.... Ah! oui.... — Dire qu'on a tout ce qu'il faut pour briller sur le trône, et qu'il vous manque le trône lui-même. — Ressembler à ce forgeron, qui lève avec force et vigueur un maillet de fer, qu'il fait raisonner vainement sur l'enclume, sans avoir de fer à forger. — Ah! malheur! Paolino, malheur!

PAOLINO.

Monseigneur, n'êtes-vous pas heureux?

PHILIPPE.

Heureux! sans doute, Paolino. — Va voir si Crimetta est au palais, et fais-le venir de suite. (Paolino sort, et Philippe s'assied. Une pause.) Ah! oui, c'est terrible cela : une main qui peut, et qui n'a pas les moyens de pouvoir; une tête qui pense, et qui ne peut penser ; une poitrine qui bout, et qui est obligée de renfermer en elle-même un feu qui la consume.... — Que la couronne irait pourtant bien à mon front! — Je l'aurai cette couronne..... et dans peu.... Un crime pour un diadême... Qu'importe! Il n'y a pas de bassesse dans le crime quand le but en est noble et magnanime.... Il ne fallait pas que Dieu me fît naître ambitieux, s'il ne voulait pas que je devinsse criminel. (Apercevant Crimetta qui entre.) Te voilà, Crimetta.

CRIMETTA.

Me voilà, monseigneur.

PHILIPPE.

Tout est-il préparé?

CRIMETTA.

Tout est préparé.

PHILIPPE.

A minuit?... Pas avant, Crimetta.

CRIMETTA.

C'est entendu, monseigneur.

PHILIPPE.

Tu auras bien soin, pendant le repas, de te tenir derrière moi, avec le flacon que tu sais.

CRIMETTA.

Je sais tout ce que j'ai à faire.... Vous n'avez plus rien à me dire, monseigneur. (On entend une fanfare.) Voici son altesse le duc, votre frère, qui rentre au palais.

PHILIPPE.

Suis-moi, Crimetta, j'ai à te parler.

Il sort avec Crimetta.

SCÈNE III.

LE DUC ALPHONSE, LE DUC DE FERRARE, LE DUC DE PARME, LE DUC D'OTRANTE, BEPPO, CLAUDIO, DICK, LA SORCIÈRE, OFFICIERS, ARCHERS.

Entre, précédé d'une troupe d'Archers, le duc Alphonse, suivi des ducs d'Otrante, de Parme et de Ferrare, et de plusieurs autres Officiers. Entrent les derniers, en se donnant le bras, Claudio, une marotte à la main, et Dick, un faucon sur le poing.

LE DUC ALPHONSE.

Mes cousins, je vous remercie, et vous saurai gré d'être venus à ma cour le jour de ma fête. Duc d'Otrante, soyez persuadé que notre amitié ne finira qu'au tombeau. Duc de Parme, nous verrons à terminer à l'amiable nos petits différends. Et quant à vous, duc de Ferrare, j'espère que nous n'aurons pas besoin de sortir l'épée du fourreau, pour maintenir chacun nos droits...... — Mais que nous veut Beppo?

BEPPO, entrant.

Monseigneur le duc.....

ALPHONSE.

Que veux-tu?

BEPPO.

Une femme vieille, et vêtue de noir, demande à être introduite auprès de vous.

ALPHONSE.

Qu'on la laisse entrer.

Beppo sort.

LE DUC D'OTRANTE, après s'être retourné vers un page qui lui remet une boîte en or.

(Au duc Alphonse.) Monseigneur le duc, il est d'usage en pareil jour de faire un présent à celui que l'on festoie. Daignez accepter....

LA SORCIÈRE, entrant, et retenant la main du duc.

Arrêtez, monseigneur; avant de présenter cette boîte au duc, laissez-moi lui parler.

ALPHONSE.

Par saint Alphonse, mon patron! c'est la sorcière que nous avons rencontrée ce matin sur la route de Pouzzoles, et qui voulait à toute force que nous lui fissions tirer notre horoscope.

LA SORCIÈRE.

Elle-même, monseigneur; vous n'avez pas voulu vous arrêter, je suis venue........ Votre main....

ALPHONSE, lui donnant la main droite.

La voilà, bohémienne; mais je t'avertis d'avance que tes prédictions ne m'effraieront guères, et que j'aurai moins de peur d'ouïr tes paroles, que d'ennui de sentir tes doigts décharnés se promener sur mes veines.

LA SORCIÈRE.

Duc Alphonse, fais pénitence, si tu as péché; car, par la Vierge, je ne te donne pas huit jours à vivre.

TOUS, avec effroi.

Grand Dieu!

ALPHONSE, riant.

La plaisante prophétie! Mais je crois que vous tremblez, vous autres. Vive Dieu! messeigneurs, ce n'est pas lorsqu'on a vingt-cinq ans, que la vigueur circule avec le sang dans des veines de jeune homme; ce n'est pas lorsqu'on peut porter un casque de dix livres sur la tête, et une cuirasse de fer sur la poitrine; ce n'est pas lorsqu'on est gai, et qu'on peut, dans une orgie, vider impunément une bouteille de vin de Chypre, que l'on descend au tombeau : rassurez-vous!

LA SORCIÈRE.

Quand la porte du tombeau est béante sous vos pieds, monseigneur, jeune ou vieux, fort ou faible, il faut y descendre.

ALPHONSE.

De quelle maladie mourrai-je?

LA SORCIÈRE.

Ce n'est pas de maladie que tu mourras, duc

Alphonse; la mort pour t'atteindre aura recours à une arme plus dangereuse, dont l'art ne peut ni parer, ni guérir la blessure.

ALPHONSE.

Quelle arme, s'il te plaît?

LA SORCIÈRE.

La trahison.

ALPHONSE.

Qui pourrait me trahir?

LA SORCIÈRE.

Ton assassin.

ALPHONSE.

Vive Dieu! damnée sorcière, tu me rends curieux; voici cinq ducats, parle encore, et dis-moi qui sera mon assassin.

LA SORCIERE.

Celui qui le premier te fera le cadeau de fête... Adieu. — Console-toi, duc, ta mort sera vengée. Duc Alphonse, fais pénitence, si tu as péché, car, par la Madone, je ne te donne pas huit jours à vivre.

Elle sort.

CLAUDIO, la suivant de l'œil.

Et moi, je te donnerais bien huit mois à rôder autour de mon corps, avant que ta vieille carcasse ne me tentât d'amour.

ALPHONSE.

Eh! mon dieu! qu'avez-vous donc, tous, à présent? on dirait que les paroles de la sorcière vous ont cloué les bras au corps, et les pieds à ce plancher; vous êtes immobiles comme si la foudre venait de vous frapper. Allons, faites donc votre présent, duc d'Otrante; allons. Mais vous ne bougez plus qu'une momie.

LE DUC D'OTRANTE, embarrassé.

Monseigneur le duc, je.....

ALPHONSE, riant.

Vous craignez. Ah! ah!

LE DUC D'OTRANTE.

Ce n'est pas la crainte, monseigneur; car il ne serait pas au pouvoir de Satan lui-même, le suzerain des sorciers et bohémiens, de me rendre traître et déloyal envers vous. Mais il ne faut pas défier la sorcellerie; cela porte malheur, à ce qu'on dit. Je ne suis pas craintif, monseigneur; mais je suis italien, et, pardonnez, un peu superstitieux.

ALPHONSE.

Vraiment! — Mais voici mon frère Philippe.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, PHILIPPE, CRIMETTA.

PHILIPPE, une épée d'or à la main.

Frère, c'est aujourd'hui ta fête, accepte ce présent

ALPHONSE.

Merci. (Après avoir pris l'épée.) Par la Madone, Philippe, tu tires, sans le savoir, ces messieurs d'un grand embarras. Entre nous, dis-moi, frère, ce n'est pas pour me percer le sein, que tu as fait choix d'une épée, n'est-ce pas?

PHILIPPE, d'un ton embarrassé et inquiet.

Que veux-tu dire?

ALPHONSE.

Frère, tu ne songes pas à me trahir, est-ce pas?

PHILIPPE.

(A part.) Enfer! saurait-il? (Haut.) Pourquoi ces paroles, Alphonse?

ALPHONSE.

Ne te voilà-t-il pas aussi tout troublé! — C'est que, vois-tu, frère, une bohémienne vient de sortir d'ici, qui m'a prédit que je n'avais pas huit jours à vivre, que je serais assassiné, et que mon assassin serait celui qui le premier me donnerait le

cadeau de fête; et, tu le vois, ces messieurs ne voulaient pas me faire leurs dons. En tout cas, ne m'assassine pas, frère.... car la bohémienne a ajouté que ma mort serait vengée. Ta main, Philippe, et j'espère que nous serons toujours jumeaux par l'amitié, comme nous le sommes par la naissance.

PHILIPPE.

Sans doute, frère. (A part.) Maudite bohémienne!

ALPHONSE.

Allons, messieurs, j'accepte vos dons. Vous n'hésiterez plus, à présent, n'est-ce pas? Allons, à table.

PHILIPPE, à Crimetta.

Attention, Crimetta!

Ils vont s'asseoir à la table du banquet. Des pages, avec des couronnes de fleurs sur la tête, se tiennent derrière les convives, des vases dorés à la main. Dick et Claudio jouent aux dés sur une table qui est à gauche, vis-à-vis celle du banquet.

PHILIPPE, à table.

(A Alphonse.) Je ne vois pas notre frère don Pèdre.

ALPHONSE.

Il m'a écrit ce matin qu'il ne viendrait pas.

PHILIPPE.

(A part.) Dieu soit loué!

ALPHONSE, après avoir vidé sa coupe.

Il faut convenir, messeigneurs et cousins, que

si les affaires du trône se traitaient à table, on aurait moins de tourment et d'ennui..... Parfois, je vous l'avoue, j'envie le sort de mon bouffon. Que tu es heureux, toi, Claudio; tu n'as rien qui t'inquiète.

CLAUDIO, les dés en main.

Rien!! Pardonnez-moi, je voudrais bien vider l'escarcelle de maître Dick, votre fauconnier.

ALPHONSE.

Toujours gai! Ah! si tu étais duc....

CLAUDIO.

Je ne le serais certes pas autant. Je suis l'inverse d'un prince, moi; ma marotte est l'antithèse d'un sceptre, parfois pourtant le synonyme. Un duc prend un fou, il le paie, et le fou le fait rire. Les peuples aussi prennent des fous, qu'ils nomment ducs, comtes, rois ou empereurs; mais ces fous-là, au lieu de faire rire, font souvent larmoyer les payeurs.

PHILIPPE, buvant.

A ta santé, maître Claudio.

CLAUDIO.

Buvez à la vôtre, monseigneur. Le fou est gai, le seigneur ambitieux.... L'ambition brûle et tue, la gaîté soutient la vie.

ALPHONSE, vidant sa coupe.

Si je n'étais duc, je voudrais être fou.

CLAUDIO.

Et moi, si je n'étais fou, je ne voudrais pas être duc, quoiqu'un fou pût faire un excellent duc; car, entre nous, maître, un trône est souvent le théâtre de la folie.

ALPHONSE, d'un ton plaintif.

Ah! Claudio, que tu es heureux d'être fou.

CLAUDIO, sur le ton du duc.

Ah! duc Alphonse, que vous êtes fou de n'être pas heureux.

ALPHONSE.

En quoi consiste donc le bonheur?

CLAUDIO.

Pour un prince, il consiste à s'abstenir.

PHILIPPE.

Allons frère, un toast en ton honneur. Crimetta, vide le flacon que tu tiens dans nos deux coupes.

ALPHONSE, à Claudio.

De quoi faut-il donc qu'un prince s'abstienne?

CLAUDIO.

D'abord, de boire.

Crimetta vide le flacon dans les coupes d'Alphonse et de Philippe.

ALPHONSE.

Pourquoi donc, maître fou? — A ta santé, Philippe.

CLAUDIO.

Parce que ce fut dans une coupe que Néron empoisonna son frère.

Il s'en va rejouer aux dés avec Dick.

ALPHONSE.

Son cousin, Claudio ! — Mais pourquoi ta main tremble-t-elle, frère ? Allons, je vide ma coupe à l'accomplissement de tous tes vœux. (Il boit.)

PHILIPPE.

Alors, mes vœux seront exaucés, frère.

SCÈNE V.

Les PRÉCÉDENS, BEPPO, MANFREDI.

MANFREDI, se jetant dans les bras de son père.

Bonjour, papa.

ALPHONSE, l'embrassant.

Bonjour, Manfredi.

PHILIPPE.

Manfredi, tu ne viens pas m'embrasser?

MANFREDI, allant embrasser Philippe.

Bonjour, mon oncle.

PHILIPPE, le mettant sur ses genoux.

Comment, tu n'es pas encore au lit ?

MANFREDI.

Non, j'ai été avec Beppo voir le feu de joie.— Ah! quelle jolie bague tu as là, mon oncle; veux-tu me la donner?

ALPHONSE.

Manfredi, on ne demande pas ainsi.

PHILIPPE.

Laisse-le, frère. Tiens, Manfredi, je vais te la passer au doigt. (Il lui passe la bague au doigt.) Veux-tu m'embrasser, à présent?

MANFREDI.

Oh, oui! et de bien bon cœur. Adieu.

ALPHONSE.

Beppo, veillez bien sur lui.

BEPPO.

Soyez sans inquiétude, monseigneur le duc.

Il sort avec Manfredi. On entend les premières mesures d'une walse napolitaine.

LE DUC D'OTRANTE.

Voici le bal qui commence..... m'est avis que nous nous y rendions, messeigneurs.

TOUS, se levant.

Bien pensé. Au bal, au bal.

ALPHONSE.

Vous m'excuserez de ne pas vous suivre au bal,

messeigneurs ; un mal de tête subit vient de me prendre. — Je vais aller me reposer et dormir.

CRIMETTA, bas à Philippe.

Adieu, monseigneur.

PHILIPPE, bas à Crimetta.

Adieu, Crimetta.

Crimetta sort.

CLAUDIO, au duc Alphonse.

Prenez garde, maître, un duc ne doit jamais dormir.

ALPHONSE.

Et pourquoi, Claudio ?

CLAUDIO.

Afin de rester toujours éveillé..... Ah ! vous riez. Eh, bien! vous souvenez-vous, maître, de Henri Stuart, lord Darnley; il dormait fort tranquillement dans sa bonne ville d'Édimbourg, quand sa maison sauta en l'air et le réveilla de manière à ce qu'il ne pût davantage s'endormir du sommeil des vivans.

PHILIPPE.

(A part.) Les paroles de ce fou, me tordent l'ame.

ALPHONSE.

Adieu, messeigneurs........ Ne crains rien, Claudio.

Il sort suivi d'une troupe d'archers.

LE DUC D'OTRANTE.

Allons, messeigneurs, entrons au bal.

Ils sortent tous à l'exception de Dick et de Claudio. Les lumières du palais commencent à s'éteindre.

SCÈNE VI.

CLAUDIO, DICK.

CLAUDIO.

Maître Dick, voulez-vous venir au bal?

DICK.

Je le veux bien, maître Claudio.

CLAUDIO.

Un mot, gentil fauconnier.

DICK.

Parle, gracieux bouffon.

CLAUDIO.

Sais-tu à quoi tu ressembles, grand pilier de chasse?

DICK.

Non vraiment, carnaval incarné!

CLAUDIO.

Tu ressembles à un combat. —Tu es le général, toi Dick. — Ton faucon l'armée, et les oiseaux tes ennemis. — Le gibier que te rapporte ton

soldat, ne ressemble pas mal à la victoire dont le général récolte la gloire sans se donner de peine. — Tu vois bien que tu ressembles à un combat, entameur de venaison.

DICK.

Sais-tu à quoi tu ressembles, toi, bouffon de parole.

CLAUDIO.

Non, parole de bouffon.

DICK.

Viens je m'en vais te le dire.

Ils entrent dans la salle du bal. Le théâtre reste désert un moment.

SCÈNE VII.

PHILIPPE, et ensuite BEPPO.

PHILIPPE, il entre seul, se penche au balcon de la galerie.

De l'air ! car j'étouffe.... (On entend la musique.) Ils dansent tous là.... ils se noient dans des flots de volupté et d'ivresse.... ils ne savent pas, les insensés, qu'ils dansent sur le cratère d'un volcan... (Une pause.) Crimetta se fait bien attendre. Je voudrais que cela fût déjà fait ; cela ne peut tarder ; je ne pourrais attendre plus long-tems, moi ; mon cœur bout à briser ma poitrine. (Minuit sonne.) Voici l'heure. —

Frère! c'est la voix qui t'appelle aux cieux ou aux enfers!... (Une pause.) Déjà une lueur d'incendie se reflète sur ces murs; déjà la flamme, prête à dévorer, comme un serpent, se déroule en anneaux de feu autour de ce palais.

On aperçoit le feu qui commence à paraître. Les cris de : *au feu!* se font entendre. Tous sortent de la salle du bal, et traversent rapidement le théâtre. La cloche d'alarme sonne. Philippe reste seul sur la scène. Le feu fait des progrès. A la lueur des flammes, on aperçoit Beppo qui passe sur le balcon, vêtu d'un grand manteau noir, dans lequel il emporte Manfredi.

PHILIPPE, voyant Beppo.

(A part.) — Qui passe là? Ne serait-ce pas Satan? (Haut.) Qui passe là?

BEPPO, d'une voix tonnante.

La vengeance! (Il disparaît.)

Le duc tombe atteré sur un fauteuil. Une détonation se fait entendre. La partie gauche du palais croule au milieu des flammes. La toile tombe.

II.

L'Hôtellerie de la Madone.

Dix-neuf ans d'entr'acte.

PERSONNAGES.

MANFREDI, sous le nom de TARUDAN.
PIÉTRO.
LE DUC PHILIPPE.

DON APOSTOLO, PETRICA, VICENZO,	de la suite du Duc.

VERNERI, hôtelier.
GEORGINO, son valet.

FERABRAS, JACOPO, STROZZI, SANDER,	lazzarones.

UN MULETIER.
VARLETS.
LAZZARONES.
PAGES.
ARCHERS, etc.

DEUXIÈME TABLEAU.

Une hôtellerie. Au fond, une porte vitrée laisse apercevoir une route publique. A droite, la porte d'une chambre. A droite et à gauche sont des tables avec des siéges en bois. A la table de droite, Strozzi, Sander, Ferabras et Jacopo, avec quelques autres Lazzarones, vident des cruchons de bière. A la table de gauche, Piétro et Tarudan sont assis devant une bouteille de Xérès.

SCÈNE PREMIÈRE.

TARUDAN, PIÉTRO, STROZZI, FERABRAS, JACOPO, SANDER, VERNERI, et ensuite GEORGINO.

TARUDAN, à Piétro.

Vous allez reprendre du service?

PIÉTRO.

Ma foi, oui, je m'ennuie de ne rien faire; j'aime l'air des camps et le bruit de la guerre, et dans ma case muette je ne suis pas à l'aise; puis il me fait peine, quand je la regarde, de voir ma vieille carabine accrochée, sans mot dire, au haut de mon foyer. Un tel camarade ne doit pas, selon moi, messire, tenir compagnie aux araignées; aussi l'ai-je remise en état, et si le duc de Naples veut de mes services....

TARUDAN, levant son verre.

A votre bonne chance, compagnon.... j'ai oublié votre nom.

PIÉTRO.

Piétro...—Mais à propos de nom, messire, vous ne m'avez pas encore dit le vôtre.

TARUDAN.

Le mien?... Je m'appelle Tarudan... (Vidant son verre.) A votre santé, compagnon Piétro.

PIÉTRO, l'imitant.

A la vôtre, messire Tarudan.

TARUDAN.

De l'espoir... et vous avancerez en grade.

PIÉTRO.

Je ne l'ose espérer... Je ne suis pas noble, moi ; et la roture, vous le savez, est une barrière insurmontable entre le soldat et les honneurs. Ils pensent, dans ce pays, qu'une épaulette va mieux sur le frac élégant d'un jeune homme au teint de rose, qui garde encore dans ses veines tout son sang d'enfant, que sur l'uniforme poudreux d'un vieux soldat qui a blanchi sous le harnois militaire.

TARUDAN.

N'avez-vous pas la croix des braves?

PIÉTRO.

Oui, pour avoir eu la sottise de sauver un de ces jeunes damerets, qui était mon officier. Mais je ne la porte plus, maintenant qu'elle est devenue comme un apanage de naissance à la noblesse, et

comme un salaire à la bassesse et à l'intrigue. On croirait que je l'ai gagnée de cette manière ; j'en aurais honte ! D'ici à peu, messire, on ne regardera pas qui porte la croix, mais qui ne la porte pas. (On entend sonner dix heures.) La nuit commence à tomber. Voici dix heures... Il faut que je me rende cette nuit chez une de mes vieilles tantes qui m'attend ;... j'ai encore cinq ou six milles à faire ; adieu, messire.

TARUDAN.

Si vous le voulez, nous ferons route ensemble ; je ne serai pas fâché de faire avec vous plus ample connaissance.

STROZZI, frappant sur la table.

Allons, tavernier, allons.

VERNERI, arrivant.

Que voulez-vous ?

TARUDAN, à Verneri.

Tenez, messire, voici deux carolus... Allons Piétro, le coup de l'étrier... A votre santé. (Il boit.)

PIÉTRO, buvant.

A la vôtre, messire.

TARUDAN.

Allons, venez.

VERNERI.

Vous ne craignez pas de traverser les gorges et les ravins, la nuit.

PIÉTRO.

Je n'ai pas d'or sur moi, je ne crains pas qu'on me pille.

VERNERI, à Tarudan.

Et vous?

TARUDAN.

Devant mon escarcelle, messire, j'ai toujours soin de mettre un bon stylet d'acier... Allons, adieu, tavernier : que saint Jean et la Madone te protègent.

Tarudan sort avec Piétro.

VERNERI, les reconduisant.

Saint Basile vous le rende, mes gentilshommes.

STROZZI, à Verneri.

Comment, ce sont des gentilshommes?

VERNERI.

Je n'en sais rien.

JACOPO.

Pourquoi donc as-tu dit : « Saint Basile vous le rende, mes gentilshommes »?

VERNERI, faisant sonner ses deux carolus.

Ils paient en gentilshommes, c'est pour moi le principal.

Il va desservir la table de gauche.

JACOPO, à ses compagnons.

Imbécille! qui ne voit la noblesse que dans une pièce d'or... Quant à moi, mon poignard a fouillé

bien des cœurs de manans et de gentilshommes, de maîtres et d'esclaves, et je n'ai pas trouvé le sang de l'un plus rouge que celui de l'autre. Allons, tavernier, de la bière; allons.

VERNERI.

On y va... Par saint Georges! vous pouvez bien attendre.

JACOPO.

Attendre... Ce n'est pas mon habitude, maître tavernier... Allons, de la bière, et de la bonne; car nous avons le gosier enroué... As-tu peur qu'on ne la paie pas... tiens voici de l'argent.

Il lui donne quelques pièces.

VERNERI.

J'y cours, mes...

JACOPO.

Mes gentilshommes..... dis-le donc de suite. (Verneri sort. -- A ses compagnons, en leur montrant son escarcelle vide.) La bourse est vide, camarades... Que le diable emporte le métier; ça ne va plus... On dirait que Satan a placé son enfer dans ces gorges, exprès pour empêcher les voyageurs de passer.

SANDER.

Dis plutôt, Jacopo, que Dieu, trouvant que nous avons assez péché, envoie ses anges pour

les guider... (Verneri apporte quelques cruchons de bière, et sort.) Pourvu qu'après notre mort, il nous accorde une place dans le paradis.

Les lazzarones emplissent de tems en tems leurs verres qu'ils vident.

STROZZI.

Vive Dieu! moi je vendrais bien ma place du ciel pour un cruchon de bière, quand j'ai soif.

FERABRAS.

Ne voilà-t-il pas cet imbécille de Sander, avec ses idées de caffard.—Va te faire moine, et laisse-nous.

SANDER.

Si cela pouvait racheter mes fautes... M'est avis qu'en expiation, nous devrions bâtir une abbaye sur notre montagne.

FERABRAS.

Ton édifice ne serait pas solide, mon pauvre Sander; il y a eu trop de sang de répandu sur la montagne, la base coulerait. — Qu'as-tu vu depuis huit jours, toi Strozzi?

STROZZI.

Rien... Des chapelains qui n'avaient que leurs prières à m'offrir, ce dont je me passe bien.... Puis des muletiers qui ne valent pas quatre sols.... Puis des habits rouges qui valent encore moins, vu qu'eux, au contraire, ils ont quelques

bonnes cartouches à notre intention. Que t'est-il arrivé, à toi, Ferabras?

FERABRAS.

Oh! une aventure bien plaisante... Écoutez tous : J'étais posté derrière un buisson, près du ravin de Saint-Paul... J'aime cette place, parce qu'il n'est besoin que d'un coup de pied pour cacher et enterrer un cadavre... Je vois passer un capucin, je le saisis au bras en lui mettant mon poignard sous la gorge... il pousse un petit cri de femme. — Ce capucin, camarades, n'était autre qu'une novice échappée du couvent des Cordelières, à qui son amant avait donné un rendez-vous d'amour... — Senora, vous n'avez rien, lui dis-je, mais votre amant sans doute a quelque chose, lui ; et j'aiguisais mon poignard...—Épargnez-le, me dit-elle, je vous promets de l'or pour lui et pour moi, car il est riche.—De l'or! Senora. C'est à des vieillards, à de vieux spectres blanchis, à des italiennes surannées qu'on demande de l'or. — Mais à vous, oh! non, un baiser, rien qu'un baiser, pour vous sauver vous et votre amant.— D'abord, elle ne voulut pas ; mais ma foi, avant d'aller retrouver le jeune seigneur, la jolie nonnette passa par les bras du lazzarone... J'eusse pu avoir de l'or..., mais j'ai trouvé cela plus original. — Qu'en dis-tu, Sander?

SANDER.

Je dis que vous finirez par attirer la foudre sur vos têtes.

FERABRAS.

Je crains plus vingt carabines de ces maudits habits rouges, que tous les tonnerres de l'enfer et du paradis.

SANDER.

Si vous m'en croyez, nous quitterons ce métier. Nous avons été heureux jusqu'à présent ; — mais n'abusons pas de la fortune : —l'arc trop tendu finit par se briser !

FERABRAS.

Moi, quitter ce métier! Vive Dieu! autant ne pas vivre? On me donnerait une couronne en échange, que je n'en voudrais pas... J'aime mieux mon roc escarpé, que la tenture dorée d'un palais ; — je préfère mon escopette et mon sabre retentissant, à un sceptre, jouet d'enfant, qui ne sert à rien.— Et je suis sûr que mon bœuf cuit au soleil, et ma portion de macaroni, me semblent meilleurs, à moi, que tous les mets épicés à ces grands seigneurs; car eux, dans leurs repas, ils craignent toujours de mâcher et d'avaler leur mort.—Va, si tu le veux, toi, Sander, prendre la toque brune d'ermite... moi, je ne me sens pas de vocation pour

cet état... : une seule chose me plairait, cependant, ce serait de confesser les senoras à l'œil noir....

STROZZI, riant.

Et les duègnes?...

JACOPO.

Silence!... voici quelqu'un.

Ils se versent à boire.

GEORGINO, entrant tout essoufflé.

Holà ! maître, holà !

VERNERI, arrivant.

Qu'y a-t-il donc? tu es tout essouflé, Georgino?

GEORGINO.

Je crois bien!... j'ai tant couru.

VERNERI.

Allons, voyons : qu'y a-t-il?

GEORGINO.

Ce qu'il y a, maître? Sachez que là-bas au détour de la forêt, vous savez, à la croix de la Madone, on vient d'assassiner quelqu'un.

FERABRAS, à ses compagnons.

A la croix de la Madone!... nos camarades y étaient...

VERNERI.

Grand Dieu!

GEORGINO.

Sachez de plus, maître, qu'il vient se loger ici.

VERNERI.

De par saint Marcel mon patron! il peut bien aller se loger au cimetière.

GEORGINO.

Mais c'est un grand seigneur.

FERABRAS.

Qu'il soit seigneur ou manant, gentilhomme ou vilain, Georgino, il n'aura pas plus de six pieds de terre au tombeau... et son corps, devenu cadavre, n'en pourrira pas moins, — comme celui d'un chien.

VERNERI.

Cet homme a raison, Georgino ;... — et d'ailleurs, je ne loge que des vivans.

GEORGINO.

Mais c'est un vivant, aussi.

VERNERI.

Imbécille ! tu viens de me dire qu'on l'avait assassiné.

GEORGINO.

Qu'on avait voulu l'assassiner.... Imaginez-vous, maître, que c'est un grand seigneur, avec de beaux chevaux blancs à sa voiture armoriée ; un

postillon qui le conduit comme l'éclair. Imaginez-vous donc qu'il venait de passer la forêt, et qu'il détournait par la croix de la Madone, lorsque sa voiture fut assaillie par ces émissaires de Satan, que Dieu foudroie! ces damnés lazzarones qui dévastent le pays, pires que loups et Sarrazins. Ils arrêtèrent le postillon et dévalisèrent la voiture.

FERABRAS, à ses compagnons.

Une belle voiture, un grand seigneur, la prise doit être bonne.

VERNERI.

Et le seigneur, qu'est-il devenu?

GEORGINO.

Pour le seigneur, ils l'allaient accrocher à quelque branche d'arbre, pour lui faire conserver, même après sa mort, une position élevée dans ce monde; déjà ils le tenaient dans leurs griffes comme un damné, lorsque tout-à-coup paraissent les deux étrangers qui étaient là tout à l'heure...... en un instant ils délivrent le seigneur, et, pour apprendre aux lazzarones à ne plus recommencer, ils en étalent deux par terre, qui ne se relèveront pas, je vous assure, à moins que Belzébuth lui-même ne vienne les ressusciter.

STROZZI, à part.

Enfer sur ces étrangers!

UN MULETIER, au-dehors, qui passe avec ses mules.

Holà! hé! messire Verneri, holà!

VERNERI, sortant.

Voilà! voilà!.... Attends-moi, Georgino.

Les lazzarones se lèvent de table.

JACOPO, frappant sur l'épaule de Georgino.

Il paraît que tu n'aimes pas trop les lazzarones, toi?

GEORGINO.

Je crois bien! des bandits qui vous grillent les pieds, mangent de la chair humaine et boivent du sang.

JACOPO.

Les lazzarones mangent du pain cuit comme celui-ci, Georgino; boivent de la bière pareille à celle-là.... et s'ils en veulent aux grandes escarcelles, ils ne font aucun mal aux petites... (Bas à ses compagnons.) Allons, nous autres, à la caverne Saint-Jean; nous serons peut-être plus heureux que nos camarades.... —Allons, adieu, Georgino; au revoir.

TOUS.

Au revoir, Georgino.

Ils sortent.

GEORGINO, seul.

Au revoir.—Ils ont de ces figures qu'on n'aime pas trop à revoir. —Mais voici notre maître.

VERNERI, rentrant.

Tu disais donc, Georgino?

GEORGINO.

Je disais que le seigneur s'en va venir loger ici.

VERNERI.

Mais encore quelqu'un. (Entre Tarudan.) C'est l'étranger.

TARUDAN.

Messire, avez-vous assez de place en cette hôtellerie, pour loger un seigneur et sa suite.

VERNERI.

Son altesse viendrait loger ici.... une misérable hôtellerie!

TARUDAN.

Il a manqué tout à l'heure de loger dans une plus misérable encore.

VERNERI.

Comment se porte-t-il, maintenant?

TARUDAN.

Mieux... mieux.... Faites préparer tout.

Il s'assied.

VERNERI, appelant.

Hermann... Lorenzo... Jaci... écoutez.

Il leur donne des ordres.

TARUDAN, à part, l'air sombre et pensif.

En le sauvant, je ne sais ce qui s'est passé en moi... tout mon sang s'est glacé... il m'a semblé entendre bruire à mon oreille une voix qui me disait : « Tu as tort. » Mais non, de par Notre-Dame de Lorette! je n'ai pas eu tort.—Défendre un homme qu'on assassinait, j'ai fait mon devoir. —Mais non, je n'ai pas eu tort..... Pourtant!

Hermann, Lorenzo, Jaci, Georgino sortent.

VERNERI, à Tarudan.

Dites donc, messire, êtes-vous sûr que son altesse vienne loger ici?... Sans cela vous comprenez, n'est-ce pas? les frais...

TARUDAN.

Tenez, prenez d'avance cette bourse.

VERNERI.

Et son nom, à ce seigneur, messire?

TARUDAN.

Je l'ignore.

VERNERI.

Et vous lui avez sauvé la vie sans le connaître!

TARUDAN.

Il y en a beaucoup que je connais, et pour

lesquels je n'eusse pas pris la même peine, je vous assure.

VERNERI.

Mais qu'entends-je ? un bruit de voiture?... N'apercevez-vous point, messire, la lueur des torches?... Ne voulez-vous pas m'accompagner pour lui présenter vos humbles respects ?

TARUDAN.

Non, merci.

VERNERI.

Alors, adieu.

Il sort.

TARUDAN, seul, et le suivant de l'œil.

Allez maintenant, vous autres, lui présenter vos respects. Moi je lui ai présenté les miens dans un moment où il les eût volontiers payés d'une baronie; lorsque tous ses varlets étaient à prendre la fuite, en criant : «Au secours »; je lui ai présenté mes respects, moi, au moment où la dague d'un lazzarone frôlait son pourpoint de satin.... A présent il n'est plus en danger, allez lui offrir vos services... allez lui faire un marche-pied de votre dos, pour qu'il descende de sa voiture... allez lui parler de zèle, de dévouement... Pitié!... pitié!...—Ah! les voilà tous.

Il s'assied.

SCÈNE II.

PHILIPPE, DON APOSTOLO, PETRICA, VICENZO, GEORGINO, VERNERI, Paysans, Archers, Porte-Flambeaux.

VERNERI.

Par ici, monseigneur.

PHILIPPE.

Arrêtons-nous ici un moment, j'ai besoin de repos.

Il s'assied.

DON APOSTOLO.

Dieu soit loué! monseigneur, vous voilà hors de danger.

PÉTRICA.

Que la Madone soit bénie à tout jamais.

VICENZO.

Ah! monseigneur, j'en ai frémi pour vous.

PHILIPPE, se levant.

Dieu soit loué aussi! don Apostolo; votre pourpoint n'en a été nullement endommagé! Que la Madone soit bénie! signor Pétrica, votre dague est restée bien tranquillement dans le fourreau. —Vous avez frémi, signor Vicenzo, je m'en suis aperçu... mais vos jambes, entre nous, ont frémi plus que vos mains... Merci de l'intérêt que vous prenez à moi, messieurs... —Mais où donc est celui à qui je dois la vie.

VERNERI, montrant Tarudan.

Monseigneur, le voilà.

PHILIPPE.

Il ne s'est même pas aperçu de mon arrivée.... Si c'eût été quelqu'un de vous, messieurs, qui m'eût sauvé la vie, sa tête eût déjà dix fois heurté mon talon pour me dire : « C'est moi! » (A Verneri.) Quel est cet homme? que fait-il?

VERNERI.

Monseigneur, il est étranger en ce pays.

PHILIPPE, s'approchant de Tarudan

C'est donc à vous que je dois la vie, messire?

TARUDAN.

Je ne suis pas le seul, monseigneur; un autre que moi a contribué à votre délivrance.

PHILIPPE.

Où est-il?

TARUDAN.

Il avait besoin de se rendre à San-Lorenzo, et il a continué sa route.

PHILIPPE.

Qu'on me laisse seul... (A Tarudan.) Restez, messire, restez... Don Apostolo, voyez si rien n'a été dérobé, et venez m'en instruire.

VERNERI, à Philippe.

Monseigneur soupera-t-il ?

PHILIPPE.

Non.

VERNERI.

Un grand seigneur qui ne soupe pas, ce ne peut pas être grand'chose.

Ils sortent tous, à l'exception de Philippe et de Tarudan.

SCÈNE III.

PHILIPPE, TARUDAN.

PHILIPPE.

Comment vous nomme-t-on, messire ?

TARUDAN.

On m'appelle Tarudan.

PHILIPPE.

Tarudan, vous êtes brave; seul contre dix brigands, vous vous êtes élancé comme un lion.

TARUDAN.

C'est qu'un lion, monseigneur, n'a pas pour habitude de reculer devant un troupeau de brebis; et ces lazzarones, qui n'ont d'effrayant et de

féroce que leur renommée, ont tous, soyez-en sûr, une ame lâche et faible, sous une enveloppe de poignards... Terribles et braves, quand on ne se défend pas; et lorsqu'on leur résiste, timides comme des bœufs sous le coutelas du boucher.... D'ailleurs, qu'y a-t-il d'étonnant là-dedans, monseigneur? Tous les jours des soldats bravent les plus grands dangers; ils se ruent sur une batterie ennemie, comme des flots sur une grève.—Rien ne les arrête.—L'enthousiasme, la gloire les possèdent: et pourquoi?... Pour faire goûter la victoire à leur général, dans une coupe de sang... Ils combattent, eux, pour donner la mort. Mais quand on tire l'épée pour sauver la vie d'un homme, croyez-vous que l'enthousiasme ne brûle pas plus vif encore? Votre courage devient un délire; une voix du ciel semble vous dire: « Courage. » Ce n'est plus l'homme qui agit, c'est Dieu qui frappe, et c'est lui que vous devez remercier... Quand vous fûtes attaqué, il a voulu que ce fût moi qui se trouvât là pour vous défendre... Tarudan fut l'épée, Dieu, monseigneur, fut la main qui la dirigea.

PHILIPPE.

Il est beau de parler en chrétien, messire, quand on agit, comme vous, en brave chevalier.—Je suis fier de ne devoir la vie qu'à un homme de votre trempe.— De quel pays êtes-vous?

TARUDAN.

De la Calabre, monseigneur, où j'ai passé ma jeunesse.

PHILIPPE.

Que faisiez-vous ?

TARUDAN.

Dans la saison j'allais sur la mer jeter le filet avec les pêcheurs, ce qui m'apprit à connaître le danger ; j'allais poursuivre sur les montagnes le sanglier sauvage, ce qui me donna de la vigueur au corps pour supporter la fatigue ; et plus d'une fois j'ai manié la hache avec les bûcherons de la forêt, ce qui me donna de la force au bras pour manier une épée... Que mon courage ne vous étonne pas, ce n'est qu'habitude : la mort est un hochet avec lequel j'ai joué tout enfant.

PHILIPPE.

Tarudan, vos paroles annoncent une origine plus noble que ne le ferait croire cet habit.

TARUDAN.

L'habit n'est qu'un masque, monseigneur. Une ame noble et forte peut tout aussi bien battre sous les haillons du pauvre, qu'une ame traîtreuse et lâche sous le manteau d'hermine d'un cardinal... Vous me croyez de noble origine....... merci,

monseigneur, merci ; — car c'est aussi ma pensée, à moi.

PHILIPPE.

Votre famille ?

TARUDAN.

Ma famille, je ne la connais pas... Un vieux Napolitain, du nom de Beppo, me recueillit, m'éleva et me servit de père... C'est que je l'aimais comme un père, monseigneur ; je me croyais son fils... Il y a deux ans, avant de mourir, il me dit à peu près ces mots : « Tarudan, ce nom que tu » portes n'est pas le tien.... Tu me nommes ton » père et tu n'es pas mon fils... Si je t'ai caché » ce secret aussi long-tems, c'est que j'ai voulu » attendre que tu fusses digne de le connaître... » A quoi t'eût servi, si, comme de jeunes insen- » sés, tu te fusses livré aux débauches, aux orgies, » au commerce des femmes qui t'eussent énervé, » que je t'apprisse que tu étais de noble race ?... » — Alors, il me raconta... — Ah ! monseigneur, il paraît que mon enfance fut bercée sur une mer de feu et de sang.

PHILIPPE.

Et ce qu'il vous raconta ?...

TARUDAN.

Monseigneur, c'est mon secret.

PHILIPPE.

Je le respecte. — Et depuis ce tems, que faites-vous, Tarudan?

TARUDAN.

En mourant, ce brave homme me laissa une somme d'argent assez forte. Je quittai la Calabre; je parcourus le Tyrol, la Suisse, la France, l'Espagne; je visitai l'Italie, cherchant à découvrir ma famille.... J'ai voulu tromper cet ennui d'être seul sur la terre, j'ai couru les gais carnavals de Rome et de Venise :... j'ai essayé des danses, de l'orgie....

PHILIPPE.

Et de l'amour, sans doute?

TARUDAN.

L'amour, pour moi, monseigneur, n'a jamais été qu'un besoin de quelques instans. J'ai pressé des femmes dans mes bras, sans les aimer, comme un enfant ferait d'un hochet;... j'ai respiré le parfum de leurs lèvres, comme j'eusse respiré le parfum d'une fleur; je leur ai dit : « Je t'aime », comme je l'eusse dit à une bouteille de Xérès, à un plat de macaroni... Chaque homme, monseigneur, à un creux dans la poitrine; les hommes le remplissent, qui par l'amour, qui par l'étude, qui par des monceaux d'or...—Chez moi, un seul sentiment l'a comblé tout entier, sans

laisser de place à aucun autre.. C'est un désir de gloire, un désir d'être quelque chose, de briller comme une étoile au-dessus de la vulgaire foule... c'est l'ambition de retrouver ma famille, que je rêve noble et puissante; c'est l'espérance de porter un nom, que je rêve de sonore et célèbre renommée.

PHILIPPE.

Eh, bien! messire Tarudan, puisque vous désirez un nom, vous pouvez vous le faire vous-même; les Sarrazins commencent à reparaître en Sicile... Une place de capitaine dans les troupes napolitaines....

TARUDAN.

Comment espérer, monseigneur!

PHILIPPE.

Lorsqu'on a sauvé la vie au duc de Naples...

TARUDAN.

Quoi! vous seriez....

PHILIPPE.

Croyez-vous qu'on ne mérite pas qu'il vous accorde une place de capitaine dans ses troupes.

TARUDAN.

Monseigneur le duc, j'ai agi par devoir, et non par intérêt.

PHILIPPE.

Je le sais... mais moi j'agirais en ingrat, si je ne vous octroyais pas une récompense que vous avez si bien méritée. Vous avez conquis un père, Tarudan, soyez mon fils... Il me faut un ami, un conseiller, — un confident parfois :.. vous serez le mien. Une place au palais ducal vous convient-elle? Les Napolitaines sont jolies, vous en trouverez, si vous voulez faire l'amour.... Les Sarrazins sont terribles, vous pourez en combattre si vous voulez prouver votre valeur... — Mais qui vient là ?

DON APOSTOLO, entrant.

Monseigneur, je n'ai pas retrouvé la cassette qui renfermait votre or.

PHILIPPE.

Les recherches les plus actives... Envoyez sur la route... allez... laissez-nous. (Don Apostolo sort.) Oui, vous resterez près de moi, Tarudan ; j'ai besoin d'un ami, d'un fils... vous me consolerez, vous me guérirez, peut-être ; car, voyez-vous, Tarudan, là, je souffre l'enfer.

TARUDAN.

Quelqu'ancienne blessure qui se rouvre.

PHILIPPE.

Celle-là ne s'est jamais fermée.

TARUDAN.

Une conspiration contre vous...... Une révolte, peut-être.

PHILIPPE.

Ce n'est point le soupçon, ce n'est point la crainte de la mort... ce ne serait rien.... Ce que je souffre là... c'est comme la douleur que fait une lame de poignard qu'on retourne dans une plaie qui saigne... Ce que j'ai là, c'est un sang corrosif qui coule, comme du plomb fondu, dans des veines desséchées... Ce n'est ni maladie, ni souci, ni soupçon, ni jalousie, ni haine... Une maladie se guérit, un souci se dissipe par une fête, un soupçon s'oublie... La jalousie, la haine, on les noie dans le sang... Mais ce que j'ai là, Tarudan, ne peut pas se guérir.

TARUDAN.

Qu'est-ce donc, monseigneur?

PHILIPPE.

Le remords!

TARUDAN.

Et de quoi?

PHILIPPE.

Je te remercie de m'avoir sauvé...... car maintenant, vois-tu, mes dents claqueraient en vain en enfer; ma bouche se tordrait en vain pour

demander grâce au seigneur... ; car le seigneur ne fait pas grâce au frère assassin de son frère.

TARUDAN.

Vous assassin! monseigneur.

PHILIPPE.

Oui, moi assassin ; c'est risible, n'est-ce pas? Moi duc de Naples, moi dont la voix punit de mort le meurtrier, et envoie dans les cachots ceux qui ont volé ou pillé ; oui, moi assassin, voleur, meurtrier. Cela te répugne à croire, à toi!... C'est que, vois-tu, lorsqu'un homme est revêtu de la pourpre, on ne peut voir le sang qui ruisselle sur son manteau... Oui, je suis assassin de mon frère! et c'est à toi que je vais me confesser, Tarudan, car je n'oserais pas le dire à un prêtre ; à toi qui as le droit de connaître une vie que tu viens de soustraire aux tortures éternelles ; à toi dont la main est vierge de sang, dont le cœur est pur et croyant ; à toi!... Et si tu m'absous, j'espérerai que Dieu m'absolvera un jour ... C'est une confession de sang que je vais te faire... Vois-tu, ce que j'ai là, c'est un fardeau trop lourd, il faut que quelqu'un en porte une part... et ta bouche doit être plus discrète que celle d'un prêtre...

TARUDAN.

Monseigneur, de vous à moi ces aveux.....

PHILIPPE.

Oui, cette confession est étonnante, n'est-ce pas? Mais n'as-tu pas vu toi-même souvent, aux champs de bataille, aux tournois, un chevalier blessé à mort se confesser à celui qui l'avait vaincu?... Je t'adopte pour fils, et j'hésiterais à me confier à ta loyauté! Et si la mort me surprenait sans m'être confessé, je serais damné, vois-tu. — Écoute donc. Mon père, Philippe de Ferrare, roi de Sicile et duc de Naples, eut trois fils... Alphonse et moi nous étions les aînés et jumeaux... Mon père mourut, et la couronne, par droit de naissance, passa sur la tête d'Alphonse, mon frère aîné... J'avais de l'ambition... j'étais duc de Spolète... j'étais puissant : mais mon frère était plus puissant que moi... Avoir un blason de duché, tandis que mon frère portait sur ses équipages des armoiries royales... commander à quelques compagnies de soldats, tandis que mon frère avait des armées sous ses ordres... être le second, tandis qu'un autre était le premier... Quand on a le pied sur les degrés du trône, on a bien envie de s'asseoir sur le trône lui-même, Tarudan ; l'ambition fit que je pris en horreur mon frère..... je ne vis plus en sa vie qu'un fardeau qui me pesait sur la tête comme une barre de fer : je ne vis plus en lui qu'un corps qui me barrait un trône, une tête qui me

masquait un diadême... Un jour, c'était sa fête.... je me rendis au palais... la vue de ce peuple qui criait : « Noël ! vive Alphonse », sur son passage ; ces mille cris de joie, ces hommages qu'on venait lui rendre, mirent le comble à ma jalousie... Le soir, il y avait festin et bal à la cour... A la fin du repas, le duc mon frère parut fatigué, ses paupières se fermèrent malgré lui sur ses yeux appesantis, il se retira... On dansait au palais... Au milieu de la nuit, une lueur d'incendie se refléta sur les rideaux du bal... le feu était au palais... On courut à l'appartement de mon frère, une détonation se fit entendre, et l'appartement croula.

TARUDAN.

(A part.) Singulier rapprochement !

PHILIPPE.

Oui, la chambre où dormait mon frère ne fut plus, le lendemain, qu'un monceau de ruines où le feu mal éteint murmurait encore sous la cendre.

TARUDAN.

(A part.) Ah! Beppo, que m'as-tu raconté! (Haut.) On ne soupçonna rien, monseigneur?

PHILIPPE.

J'étouffai les soupçons par des largesses... je fis oublier la mort du duc mon frère en donnant des fêtes au peuple... Le peuple, quand il s'amuse,

ne s'inquiète guère de savoir qui le gouverne..... Je le gorgeai de festins : — bouche pleine ne peut crier...

TARUDAN.

Monseigneur, le duc votre frère n'avait-il pas un fils?

PHILIPPE.

Un jeune fils en bas âge.

TARUDAN.

(A part.) Ah! Beppo... (Haut.) Et ce fils, qu'est-il devenu, monseigneur?

PHILIPPE.

Il dormait à côté de la chambre de son père... Il aura sans doute péri dans les flammes... Le pauvre enfant! il n'avait que cinq ans.

TARUDAN.

Cinq ans!... Et quel nom portait-il?

PHILIPPE.

On l'appelait Manfredi.

TARUDAN.

(A part.) Ah! Beppo, toi aussi tu m'as dit que je me nommais Manfredi.

PHILIPPE.

Il me semble le voir encore ce pauvre enfant... Le soir de cette nuit fatale, il vint me dire adieu...

il m'embrassa... Je le vois encore sur mes genoux, quand je lui passai une de mes bagues à son petit doigt.

TARUDAN, regardant sa main.

Une bague!... Quelles étaient vos armes?

PHILIPPE.

Un lion ailé.

TARUDAN, d'une voix sourde et concentrée.

Malédiction! — Et quel âge aurait cet enfant, maintenant, monseigneur?

PHILIPPE.

Vingt-quatre ans.

TARUDAN, à part.

C'est mon âge... Oh! enfer!

PHILIPPE.

Tu le vois, Tarudan..... Crois-tu que je doive être heureux; crois-tu que j'aie besoin d'une voix douce comme la tienne pour calmer ma souffrance... d'une main amie comme la tienne, pour écarter de ma poitrine le poignard du remords qui m'entre au cœur à travers mon manteau de pourpre...... d'un serviteur fidèle, d'un ami qui veille à mon chevet, pour me protéger contre ce spectre à demi consumé, qui m'apparaît la nuit, en me criant: « Fratricide! » malheur! — Hélas! si, avant de le commettre, on savait ce que coûte

un crime, il n'y aurait pas de criminel.... Quand on allume des feux de joie en mon honneur, il me semble toujours voir l'incendie du palais de mon frère..... Dis, Tarudan, crois-tu que Dieu aujourd'hui m'eût accordé miséricorde, si tu ne m'eusses pas sauvé?..... crois-tu qu'il me doive l'accorder, quand mon heure sera venue?

TARUDAN.

Peut-être, monseigneur.

PHILIPPE.

Et toi, m'absolverais-tu?

TARUDAN.

Moi, je vous absous.

PHILIPPE.

A présent, tu consens à me suivre, n'est-ce pas? Tu verras le palais de Naples.

TARUDAN.

Je l'espère, monseigneur.

PHILIPPE.

Tu me suivras à Ferrare, où je vais rendre visite au duc Henri, qui me demande ma fille Isabella en mariage. Après, nous retournerons à Naples... ensemble...

Il sort par la porte de droite, et entre dans la chambre.

SCÈNE IV.

TARUDAN, seul.

TARUDAN.

Ensemble... peut-être... Oui je t'absous, mais je te ferai faire pénitence; oh! oui je te ferai faire pénitence. (Une pause.) C'est bien cela que Beppo m'a raconté... Un incendie où périt mon père, d'où il me sauva à travers les flammes..... Oncle dénaturé, tu m'as donné un baptême de feu et de sang... Oh! je sais qui je suis, maintenant... je suis de famille noble... cet homme, c'est mon oncle... une bague, la voilà bien... un lion ailé, le voilà bien aussi... C'est l'assassin de mon père, et je lui ai sauvé la vie!... Mon père! ah! tu seras vengé... Je ne pourrai même pas pleurer sur son tombeau... les Napolitains ont balayé ses cendres, et son frère a élevé son trône dessus... trône dont la base est bâtie avec du sang, trône fragile comme verre, monseigneur....... Une couronne qu'on vole et qu'on ramasse parmi les cendres sanglantes d'un frère assassiné, branle sur la tête de celui qui la porte.... Oh! malédiction! que faire? ma tête se perd, mes idées se confondent, ma poitrine bout... ma main cherche mon poignard, — ah! malédiction!

Il s'assied.

SCÈNE V.

TARUDAN, DON APOSTOLO, PIETRO, conduit par des archers, et ensuite PHILIPPE.

PIÉTRO.

Me direz-vous ce que cela signifie, messire, m'amener ici de force comme un lazzarone.

DON APOSTOLO.

La cassette de monseigneur a été volée.

PIÉTRO.

Et c'est à moi que tu t'adresses?

DON APOSTOLO.

Ne te l'a-t-on pas trouvée entre les mains?

PIÉTRO.

Qui es-tu, toi?

DON APOSTOLO.

L'intendant de monseigneur.

PIÉTRO.

Que Dieu te remette tous tes péchés, si tu n'as volé à ton maître plus d'or que n'en peut contenir cette cassette... Mais il faut que je parte d'ici.

DON APOSTOLO.

Tu es arrêté.

PIETRO.

Toi, mon gardien?

DON APOSTOLO.

Dis ton geolier.

PIÉTRO.

Le loup ne tarde pas à être en liberté, quand il a pour gardien ou geolier un mouton tel que toi.

Il va pour sortir : don Apostolo l'arrête. Piétro renverse don Apostolo, et veut sortir ; mais les archers lui barrent le chemin. — Entre Philippe.

PHILIPPE.

Qu'y a-t-il donc?

DON APOSTOLO, se relevant.

Cet homme avait votre cassette entre les mains quand nous l'avons arrêté.

PIÉTRO.

Vous me soupçonneriez, messire?...

PHILIPPE.

Je ne sais qui je dois soupçonner.

PIÉTRO.

Sachez au moins qui vous ne devez pas soupçonner. — Reconnaissez mieux votre monde!! Ma figure ne doit pas vous être inconnue.

PHILIPPE.

Tu es fou ! — Moi, t'avoir vu. — Où donc ?

PIÉTRO.

En effet ! un grand seigneur se souvenir de la figure d'un manant, même quand ce manant lui a sauvé la vie. Ah ! je suis bien fou, moi. — Tenez (montrant Tarudan, duquel il s'approche), voici quelqu'un qui me reconnaîtra mieux que vous : n'est-ce pas, camarade ?

PHILIPPE.

Cet homme serait....

TARUDAN.

Celui qui avec moi vous a sauvé la vie, monseigneur.

PHILIPPE.

On te nomme ?

PIÉTRO.

Piétro.

PHILIPPE.

Piétro, ne pouvais-tu pas, après m'avoir rendu un tel service, me demander de l'or ; fallait-il le dérober ?

PIÉTRO.

Vous me soupçonneriez encore !. . Ah ! c'est mal de votre part, monseigneur.... Quand je vous ai sauvé, je ne vous ai rien demandé, et je ne veux

rien encore. Mais je croyais avoir assez mérité de vous pour que vous me crussiez un homme d'honneur... Si j'avais voulu vous voler votre or, monseigneur, n'aurais-je pas eu plus beau jeu de me joindre à ces lazzarones, qui, sans moi et messire, vous dévalisaient complétement? Après vous avoir sauvé, j'ai continué mon chemin, sans seulement vous dire : « Monseigneur, souvenez-vous de moi. » A six cents pas environ, j'ai vu cette cassette qui était sans doute tombée de votre voiture ; je vous la reportais loyalement, et vous m'injuriez jusqu'à oser me soupçonner... Ah !

PHILIPPE.

C'est bien, je ne te soupçonne plus... Que puis-je faire pour toi? Veux-tu de l'or ?

PIETRO.

Ce que je veux... je n'ai besoin de rien, monseigneur.

PHILIPPE.

Don Apostolo... qu'on laisse cet homme libre... Allez, retirez-vous. (Don Apostolo se retire avec les archers.) Messire Tarudan, vous allez passer la nuit auprès de moi.

TARUDAN.

La nuit, auprès de lui ; il le veut.... (A part.) Ah ! mon père, mon père !

PHILIPPE.

Allons, venez...

Il entre dans la chambre avec Tarudau.

SCÈNE VI.

PIÉTRO, seul.

PIÉTRO.

C'est bien, c'est bien, a-t-il dit, je ne te soupçonne plus... il a cru que cela suffisait... Un soupçon comme celui-là ne se lave qu'avec du sang, monseigneur... Si j'étais noble, je le provoquerais, j'en aurais raison ; mais il ne voudra jamais se mesurer avec un homme de mon espèce. Car ils font deux espèces d'hommes, eux.... ils pensent que Dieu a purifié l'argile de leurs corps plus que la nôtre, qu'il leur a donné une ame plus pure que la nôtre, une peau plus blanche, un sang plus rouge. A leurs yeux, nous ne sommes que du fumier sur lequel ils peuvent impunément essuyer l'ordure de leurs pieds!... Ah! malheur à lui... gentilhomme, j'aurais une épée... manant, il me reste un poignard... Ces nobles, ils ont toujours la même monnaie pour nous payer toutes les dettes qu'ils

font. . Séduisent-ils la fille d'un manant, de l'or au manant... écrasent-ils sous la roue de leur char le fils d'un manant, de l'or au manant.... insultent-ils le manant, de l'or, toujours de l'or... de l'or pour un déshonneur, de l'or pour un meurtre, de l'or pour une insulte....... Qu'ils en prennent, les autres, de ton or; moi je veux de ton sang... D'ailleurs, ses jours m'appartiennent; il doit m'être permis de reprendre une vie que j'ai sauvée. (Il regarde par la serrure de la chambre.) Il dort... Insensé! ton sommeil peut-être n'aura pas de réveil... Oh! monseigneur, vous souffletez ainsi l'honneur d'un vieux soldat, et vous croyez que le vieux soldat ne se vengera pas!.... Ah! il se vengera. (On entend un soupir prolongé.) Dieu! quel soupir! (Il regarde par la serrure.) Horreur! arriverai-je à tems?

Il fait sauter la serrure avec son poignard, enfonce la porte, et entre. La toile tombe.

III.

La Rencontre.

Six mois après.

PERSONNAGES.

HENRI DE FERRARE
PIÉTRO.
LORENZO.
BORA.
UN CHEF D'ARCHERS.
BUCHERONS.
ARCHERS.

TROISIÈME TABLEAU.

L'intérieur d'une forêt. Sur le devant, à gauche, une grosse pierre, couverte de mousse, est adossée contre un arbre. Lorenzo et Bora coupent du bois avec trois autres bûcherons. Il fait presque nuit. On entend les sons lointains du cor.

SCÈNE PREMIÈRE.

LORENZO, BORA, BUCHERONS.

LORENZO.

Bora, dis-moi ce que signifie ce cor que nous entendons ?

BORA.

Monseigneur le duc Henri de Ferrare chasse dans la forêt.

LORENZO, à ses compagnons.

Il se fait nuit, camarades, et je commence à me fatiguer, moi.

BORA.

Eh bien ! disposons-nous à rentrer. (On entend les pas lointains d'une troupe d'archers.) Ah ! çà, les oreilles me tintent-elles ? Il me semble entendre marcher dans le lointain.

LORENZO.

C'est le vent qui siffle dans les branches.

BORA.

Par Satan! j'entends quelque chose... Écoute bien, Lorenzo.

LORENZO.

Mais tu as raison... les pas se rapprochent de nous.

BORA.

Qui peut ainsi venir dans la forêt, à cette heure?

LORENZO, regardant.

Serait-ce un convoi? il y a des flambeaux.

BORA.

Non, ce sont des archers, j'entends résonner leurs éperons...... Ils viennent de ce côté.....

SCÈNE II.

Les Précédens, L'OFFICIER, Archers, Porte-flambeaux.

Une troupe d'archers paraît, deux porte-flambeaux en tête; quand elle est au milieu de la scène, l'officier commande : Halte!

L'OFFICIER, aux bûcherons.

Dites-moi, mes braves gens, n'auriez-vous pas

vu rôder par ici un homme de mauvaise mine?

LORENZO.

Nous n'avons vu personne, mon officier.

L'OFFICIER.

Écoutez ceci. (Il lit.) « Nous, Michaël Geronimo » Pruccioli, grand justicier du royaume de Naples, » faisons savoir que le nommé Piétro, condamné » par le tribunal à la peine de mort, comme cou » pable d'assassinat sur la personne du duc Phi- » lippe, s'est échappé de la prison de San-Grego- » rio... Il y aura cent ducats de récompense à celui » qui le livrera à la justice... » Allons, nous autres, continuons à battre la forêt... Marche... Adieu, braves gens, adieu.

LORENZO.

Que Dieu vous conduise, mon officier.

La troupe s'éloigne.

BORA.

S'ils ne comptent que sur moi pour le leur livrer, ils chercheront long-tems... Je n'aime pas les grands seigneurs, moi; et si je rencontrais ce Piétro, bien loin de le leur livrer, je l'hébergerais dans ma

cabane, s'il n'avait pas d'asile; je partagerais avec lui mon pain, s'il avait faim: ma gourde, s'il avait soif, en lui disant: « Compagnon, tu as bien fait, c'est un de moins.

LORENZO.

Plus bas, Bora; plus bas, imprudent : les broussailles ont parfois des oreilles.

BORA.

Tiens, Lorenzo, voilà la chasse qui passe près d'ici... j'entends les pas des chevaux.

LORENZO.

De par la Vierge! au lieu de poursuivre le daim et les sangliers qui ne nous font aucun mal, ils feraient bien mieux de donner la chasse à ces damnés lazzarones, que Dieu foudroie!

BORA.

Que veux-tu? un grand seigneur faire quelque chose pour soulager le peuple, on rirait... Égoïste, il n'agit que pour lui et son plaisir .. Allons, vous autres, suivez-moi.

Ils sortent tous en emportant du bois.

SCÈNE III.

PIÉTRO, seul.

Il arrive par la droite, marche, en se traînant aux arbres, jusqu'auprès du siége de pierre où il s'assied. Il est pâle et mal vêtu.

PIÉTRO.

Les archers ont passé..... Ah! tout à l'heure comme mon cœur s'est gonflé dans ma poitrine, lorsque, caché derrière un épais buisson, j'entendais leurs pas qui s'approchaient de moi, et que leurs mousquets frôlaient et faisaient siffler les feuilles qui me masquaient à leur vue... Dieu soit loué! ils ne m'ont pas découvert... Mais les forces m'abandonnent... je ne pourrai aller plus loin... depuis deux jours je n'ai pris aucune nourriture... une soif ardente me brûle et sèche les entrailles... je mourrai donc ici... Que m'a servi de me sauver?... eût mieux valu mourir de suite au haut d'un gibet, que de traîner encore deux jours d'agonie, pour expirer sur un lit de feuilles. . Dieu puissant! toi, qui n'as pas voulu que l'innocent expiât le crime du coupable, protège-moi... car il faut que je me venge... Me venger... Oh! non, j'ai une plus noble mission à remplir... Ce n'est pas ma vengeance, mais celle du ciel, que je dois accomplir. A moi de représenter Dieu, de torturer

l'assassin, d'être son remords vivant... Ah ! je me meurs! ayez pitié de moi, Seigneur. Ah!

Il tombe évanoui. — La nuit est tout-à-fait tombée.

SCÈNE IV.

Le Précédent, HENRI DE FERRARE, et ensuite LORENZO et ses Compagnons.

HENRI DE FERRARE, costume de chasseur; il arrive par la droite.

(Appelant.) Paolo ! Paolo !... Rien... Définitivement je me suis égaré..... comment diable reconnaître mon chemin... cette forêt est sombre comme un gouffre d'enfer, et silencieuse comme un cadavre... Pourvu encore qu'il n'entre dans l'idée de personne de vouloir savoir combien il y a de Carolus dans mon escarcelle. (Une pause.) Mais j'aperçois une lumière... courons... La lumière a disparu... N'importe, continuons notre marche... je me retrouverai peut-être, à la fin... Ils riront bien demain, mes amis, quand ils sauront..... (Il heurte le corps de Piétro.) Qu'est-ce que cela ?.... des soupirs..... c'est un homme... un homme assassiné, peut-être ! —serait-ce un présage ?.... Cet homme n'est pas mort, sa poitrine bat encore..... Comment le rappeler à la vie... personne ici.

LORENZO, chantant dans le lointain.

Marguerite la châtelaine,
Dit à Loys : « Viens avec moi. »
A cet ordre de sa marraine
Le page obéit sans effroi.
Tra, la, la, la, la, la.

HENRI DE FERRARE.

Le ciel soit loué!.... quelqu'un s'avance de ce côté.

La voix de Lorenzo se rapproche.

La Marguerite était bien belle,
Avait de célestes appas;
Elle s'endormit... Mais près d'elle
Le page ne s'endormit pas.
Tra, la, la, la, la, la.

HENRI.

Holà! par ici, signor, par ici. (Lorenzo arrive avec ses compagnons, chacun une lanterne à la main.) Approchez votre lanterne de ce côté.

LORENZO, approchant sa lanterne.

Un homme mort!... grand Dieu!

HENRI.

Non, il respire encore... Tenez, soutenez-le.... je vais tâcher de ranimer ses forces en lui faisant avaler un peu de vin qui me reste dans ma gourde. (Il le fait boire.) Il revient à lui... Tenez, braves gens,

prenez cet or, cette gourde, et jurez-moi, sur l'honneur, de prendre soin de cet homme.

LORENZO.

Nous vous le jurons, monseigneur.

HENRI.

Dites-moi, savez-vous où est la chasse?

LORENZO.

Au bout du carrefour noir, monseigneur..... Bora va vous y conduire, si vous le voulez... Mais tenez... la chasse passe près d'ici; entendez-vous le cor?...

HENRI.

Adieu, mes braves gens, prenez bien soin de cet homme.

Il sort. La toile tombe.

IV.

La Villa Fiorella.

Six mois après.

PERSONNAGES.

MANFREDI.
GIACOMO.
SYLVIO.
ULRIC.
DON FÉLIX.
MICHAEL.

QUATRIÈME TABLEAU.

Un jardin très-élégant, orné de statues. Au fond, un vaste bosquet où se trouve une table somptueusement servie. Au lointain on aperçoit le sommet du Vésuve, éclairé par le soleil couchant.

SCÈNE PREMIÈRE.

GIACOMO, DON FÉLIX, MICHAEL, ULRIC.

Giacomo, don Félix, Michaël, se promènent en fumant leurs cigaritos. A gauche, Ulric est assis, l'air sombre et pensif, les yeux fixés sur un livre qu'il tient à la main, ne faisant aucune attention à ce que disent ses trois amis.

GIACOMO.

Eh! bien, don Félix, que dis-tu de notre beau pays d'Italie ? .. nos senoras napolitaines ne valent-elles pas les beautés de Madrid, de Séville ou de Grenade...; notre vin de Syracuse et de Chypre ne vaut-il pas ton Xérès; et notre Vésuve ne peut-il pas exercer le pinceau d'un artiste, aussi bien que les pics élevés de la Sierra-Morena?

DON FÉLIX.

Sans doute, Giacomo, l'Italie vaut mieux que l'Espagne pour moi; parce qu'en Italie je trouve joie, volupté et bonheur, et qu'en Espagne je n'ai trouvé et ne trouverais que larmes et malédictions... puisqu'ici je puis vivre libre et tranquille,

et que là bas je serais renfermé entre quatre murailles où suintent le crime et l'agonie... Tu le sais, Giacomo, je suis proscrit... don Alphonse de Belverana aimait la même femme que moi, et j'ai tué don Alphonse... Il était de famille noble et puissante... on me poursuivit, je n'eus que le tems de fuir, et il y a six mois j'appris que j'avais été condamné à mort .. Je vins en Italie, tu m'offris ton amitié; je l'acceptai, et, ma foi, au milieu de nos plaisirs et de nos joies, j'ai oublié ma patrie.

GIACOMO.

Eh! par la Madone! tu as raison, don Félix : la patrie doit être pour l'homme là où il s'amuse le plus.. Dans ces villa embaumées, tu peux fumer ton cigarito, aussi bien que dans tes villa de Madrid... tu peux le soir te promener au Corso, comme là-bas tu te promenais au Prado... On peut ici, comme dans ton pays, donner des sérénades à ses dames de beauté... Ne penses-tu pas ainsi, Michaël ?

MICHAEL.

Sans doute, Giacomo; d'ailleurs, ne suis-je point dans le même cas que don Félix; — à l'exception, cependant, que ce n'est pas un coup de stylet, mais un coup de plume, qui m'a fait bannir de Francfort... J'eus le malheur de vouloir écrire ma pensée, et tu sais ce qui s'ensuivit....

Pays de liberté! à ce qu'on dit, que le mien, où l'on met des muselières à la pensée d'un homme comme à la gueule d'un chien ; où la censure est toujours à vos côtés, comme un gouffre d'enfer, prête à vous y abîmer si vous ne voulez pas lui obéir... Pays de liberté... Parlez des abus d'un pouvoir qui foule aux pieds les lois qu'il a faites, — en prison....... parlez de ces grugeurs parasites, qui suent l'impôt par tous les pores, de tous ces grands avaleurs qui boivent à longs traits la sueur d'un peuple qui sèche de misère, — en prison... parlez de ces barbouilleurs de lois, qui se vendent à qui les achète, comme des prostituées ; qui votent des millions à l'idole qu'ils encensent, et refusent quelques deniers à la famille d'une vieille gloire militaire, — en prison, en prison..... Pays de liberté! dit-on... infamie! dérision!... Je préfère ton Italie : nous y sommes libres, nous y sommes maîtres.

GIACOMO.

Quel plus beau sort que le nôtre?... chef des lazzarones..... Vois-tu, don Félix, par un tems brumeux et sombre, sur un tertre à perte de vue, cinq jeunes gens postés, l'arquebuse sur l'épaule? le ciel est en feu, le tonnerre gronde, les habitans fuient ; eux tranquillement fument leurs cigaritos, et parlent amour et volupté,

tandis qu'à leurs pieds, sous les rocs caverneux, mugit sourdement la tempête..... Oui, pendant que les rois se cachent de peur dans leurs appartemens dorés, eux, ils semblent les dieux qui veillent sur le pays.... Quand l'orage a cessé, ils rentrent en chantant, boivent à longs traits le rosolio dans des calices de moines, et paient les faveurs d'une belle avec l'or de l'amant qu'ils ont détroussé... Les femmes les donnent à Satan, et cependant reçoivent les damnés dans leurs bras... Quelle existence plus belle que la nôtre!... libres comme l'air... L'ami Ulric n'est pas de notre avis sans doute; toujours il est sombre comme un moine de Saint-Sixte, et mélancolique comme un chant d'église... Qu'as-tu donc, Ulric? regretterais-tu, en Italie, ton beau pays de France, comme tu l'appelles.

ULRIC, se levant.

En France, Giacomo, je regrettais de ne pas être italien; je brûlais de connaître ce pays palpitant de poësie et de grands souvenirs; je ne connaissais ta patrie que par récits, et mon imagination se représentait ce berceau des premiers grands hommes comme le seul paradis possible sur la terre... Je voyais Naples avec son Vésuve de feu, son reflet de volcan, sa population fuyant comme les damnés de l'enfer... Eh bien! ton Vésuve n'est pas plus beau que mes montagnes

de France... je voyais Rome avec ses ruines et ses vestiges de grandeur... chaque pierre, selon moi, devait avoir son nom... Illusion... je vis des hommes mous et lâches, au lieu de ces Romains d'autrefois, de ces ames si fortement trempées...... Au lieu de ce sénat, *assemblée de rois*, je vis des conclaves de cardinaux impies et débauchés, qui tous pour la plupart, sous leurs habits de saints, cachent les penchans les plus sordides... au lieu de chants guerriers, j'entendis des hymnes religieuses; je vis des processions, au lieu d'assemblées au Forum... je me figurais, enfin, tes italiennes à l'œil noir, au cœur vindicatif, à l'imagination ardente, au cœur passionné, comprenant l'amour comme je le comprends, moi, un amour de flamme, de poësie... Tes italiennes ne sont ni plus passionnées ni plus jolies que mes françaises... ton pays n'est pas plus beau que ma France... ici, comme en France, les jours sont parfois sombres et nébuleux... là-bas, comme ici, le soleil luit brillant et superbe... et je réfléchis à toutes mes illusions détruites, et je dis que l'imagination est un prisme qui reflète, en mille formes brillantes, tout ce à quoi l'on pense, et que, lorsque vient la réalité, elle brise du pied le prisme, et nous prouve que partout luit à peu près le même ciel, vivent à peu près les mêmes hommes, et par conséquent mêmes sottises, mêmes préjugés.......

que partout la vie est un fardeau bien lourd qui parfois pèse sur nos épaules.

GIACOMO.

Ne te voilà-t-il pas déjà dégoûté de l'existence, et tu n'as pas vingt ans... Ta vie a donc brillé sous un ciel bien sombre et bien noir.

ULRIC.

Ma vie est celle à peu près de tous les jeunes gens... A dix ans, orphelin sans famille, je fus jeté par un tuteur chez ces messieurs de la Sorbonne.... C'est là où je connus Michaël et don Félix... Je n'avais pas grand goût pour le travail de routine, et ne pouvais me résoudre à me traîner dans l'ornière de la méthode... aussi je fus ce qu'on appelle vulgairement la lie des classes, la poussière des bancs... mes rhéteurs, qui sondaient le talent sur des pensées pillées, sur des phrases copiées, se moquaient de moi... Ah! mon Dieu!... cependant j'aimais le travail et l'étude... pour rhéteurs je pris mon imagination, mon jugement, et pour guides vos deux grands maîtres, types universels, Dante et l'Arioste...... Dante, génie vraiment sublime, tête forte et profonde, qui sut avec une plume de feu traduire la vigueur de ses pensées; Dante, seul homme qui ait jamais existé, selon moi, car lui il sut se venger, et ses ennemis moururent vivans.......... l'Arioste, génie souple et flexible, qui parut dans un siècle trop dépravé pour

comprendre ses pensées nobles et chevaleresques... Ils furent mes maîtres, et ce furent eux sans doute qui allumèrent en mon cœur cet enthousiasme pour ton pays : je pensais que la terre qu'ils avaient foulée ne devait pas être stérile. Quand je voyais mes camarades passer auprès de moi, au milieu des applaudissemens, le front ceint de lauriers, mon front brûlait, non de honte, mais de dépit, de jalousie... et je me disais : « J'en aurai aussi, » moi, un jour, des lauriers, et les miens seront » verts et brillans, que les vôtres seront fanés et » pourris. » — Quand j'eus fini ce qu'on appelle études, je sortis, la tête ardente, l'ame vive et passionnée, et, de plus, l'espoir dans le cœur.... C'est alors que Félix et Michaël se séparèrent de moi. — J'eus quelques amis, car, n'ayant pas de parens, il fallait bien que je m'attachasse à quelque chose. — Eh bien ! j'ai vu que l'amitié n'était qu'un masque trompeur, qui cachait ingratitude et oubli....

GIACOMO.

Tu n'en aimas aucun ?

ULRIC.

Je les aimais tous, pauvre insensé ! — Un, surtout ; il était frais et gai. — En un clin-d'œil, je vis sa gaîté et sa fraîcheur se fondre comme la la neige aux rayons du soleil.... Je le soignai....

Je soutins sur ma poitrine sa tête où se dessinait déjà la pâleur de la mort, sa tête dont les yeux se cavaient, dont la bouche ne riait plus que par grincement.... Je pressai dans mes bras son corps demi-cadavre.... Ah! je crois, car il souffrait tant, et je souffrais tant de le voir souffrir, que je lui aurais donné de mon sang pour réchauffer le sien, de mon haleine vive et chaude pour faire bondir sa poitrine creuse ou froide... Il guérit.... Je croyais pouvoir compter sur un ami; car je l'avais conquis, celui-là.... C'était presque mon enfant, puisque j'avais contribué à son existence... Il partit... Je n'en ai plus entendu parler... Son amitié galopa avec lui sur la route, se dissipa comme une fumée, se brisa comme un caillou sous la roue d'un char.

GIACOMO.

Et tu l'as méprisé?...

ULRIC.

Non, Giacomo, je l'ai plaint... Des jeunes gens qui perdent la réputation d'une femme, parce qu'ils n'en ont rien pu obtenir; des écrivains ferrailleurs, qui nt toujours àcôté de leur plume leur épée ou leurs pistolets, pour soutenir leur pensée en champ clos; un père qui vend sa fille au poids de l'or, et la donne, malgré elle, en mariage à celui qui peut mettre le plus dans la

balance; voilà ce que je méprise... Mais le mépriser pour oubli... Oh! non, car il faudrait mépriser le monde, et le créateur lui-même.

GIACOMO.

Sans doute, tu fus plus heureux en amour?

ULRIC.

Oui, Giacomo, plus heureux... Une jeune fille était penchée sur le bord de l'abîme du vice, je la retins, je l'aimai plus qu'une épouse, comme on aime sa sœur, comme on aime sa mère... Au bout d'un mois elle était la femme payée d'un vieillard qui avait fait tinter à son oreille une bourse remplie d'or..... Vieillard imbécille, sans nerf, sans énergie, aux passions mortes, au cœur blasé et putride, qui voulut encore essayer de l'amour.... Ils sont tous ainsi... ils croient pouvoir réchauffer le marbre de leur squelette sur le corps chaud d'une jeune fille, et, les insensés, ils ne font qu'exhaler leur dernier souffle de vie... Une autre femme encore, Giacomo, une femme au teint pâle, aux yeux noirs bien arqués de sourcils, à l'allure italienne, enfin... elle avait un amant, si toutefois on peut appeler amant celui qui achète et paie l'amour comme un jouet d'enfant... Je la vis... c'était une de ces femme bizarres, originales, ou plutôt une de ces femmes comme il y en a tant, qui aiment à ce qu'on leur parle de vertu et d'honneur.

Moi je lui parlai comme on parle à sa fiancée... C'est que, voyez-vous, mes amis, de sombre et rêveur que je vous semble, de triste et mélancolique que je suis réellement, quand je me trouve seul à réfléchir, auprès d'une femme, je deviens tendre et passionné... je deviens fou, je ne sais plus ce que je dis, mais j'ai toujours quelque chose à dire, de ces choses qui coulent sans peine de mes lèvres comme l'eau de la source, de ces mots qui savent chatouiller l'amour-propre, et faire vibrer la corde sensible de l'ame; car je sais, et par expérience encore, que la Phryné la plus impure et la plus déhontée, aime à ce qu'on lui parle vertu, comme l'épouse la plùs vertueuse, à ce qu'on hasarde avec elle quelques mots d'amour et de volupté... Je lui parus bizarre, original... les femmes aiment la bizarrerie et l'originalité... Son amant était beau et bien fait... moi je ne suis ni beau, ni bien fait; elle me céda, cependant... elle m'apporta un amour effréné, on eût dit qu'elle avait comme du sàng de créole dans les veines... Quelques jours après, je lui parlai, elle me plaisanta... ce n'était qu'un caprice qu'elle avait eu pour moi, me dit-elle, et son caprice était passé.. Oui, mes amis, c'était une faim apaisée par l'orgie, un amour éteint par l'amour, une volupté brûlée par la volupté... elle n'avait couru après moi que comme une louve altérée après un

ruisseau d'eau pure... quand la bête a bu, elle tourne le dos au ruisseau, en disant : « Je n'ai plus soif... » Tu vois, en effet, Giacomo, que je fus plus heureux en amour, n'est-ce pas?.... L'amour et l'amitié sont comme deux taches de boue sur un pourpoint, l'absence ou la mort ne tarde pas à les faire disparaître... Une amante, loin de vous, vous oublie... Perd-on un ami, l'on dit : « Ah! c'est bien malheureux, car c'était un bon » enfant. » Cependant, on trouve qu'il fait trop froid ou trop chaud pour aller à ses obsèques, ou bien, si l'on se résoud à rendre le dernier devoir que l'homme doit à l'homme, que la poussière doit à la poussière, le soir on danse sur sa tombe, ou sur le parquet ciré d'un salon...... on respire la joie. Pitié! vraiment, pitié! J'étais seul, sans famille, sans appui, sans argent... il fallait vivre, j'avais une plume, j'écrivis... je dis au monde tout ce qui se passait dans mon ame, tout ce qu'il y avait quelquefois d'amer dans l'existence et de trompeur dans la vie....... Visionnaire, cerveau fêlé, dirent-ils tous... J'écrivis encore, je devins immoral... parce que je disais qu'une femme, lorsqu'elle n'était plus que l'esclave d'un mari, ne devait pas être forcée de ployer jusqu'à la mort son existence sous le fardeau que la loi sans appel lui avait donné ; que la loi devait le lui ôter, quand il lui pesait trop sur les épaules... immoral!

parce que je disais que la femme ne devait pas être plus flétrie par le monde, que son époux, pour avoir manqué à ses sermens ; immoral ! parce que je disais que l'homme n'était qu'une girouette qui tournait au vent de la fortune, et que ces mots : amitié, amour, vertu, honneur, n'étaient qu'un cheval rétif qui prenait le galop, quand l'or, l'ambition ou les honneurs lui donnaient de l'éperon au ventre... immoral !.. immoral !.. ils savaient bien que cela était vrai... mais, je leur avais déchiré le masque, je les avais stigmatisés horriblement, je leur avais mis au front le sceau de l'infamie, comme aux coupables du pilori..... ils se détournèrent en disant : « Immoral ! » Eh, mon Dieu! si je les avais flattés, ils eussent dit : Bravo ! très-bien ! Le public est une vieille coquette dont le peintre ne doit pas dessiner les rides, s'il veut rester dans ses bonnes grâces... Je voulais un nom, dela renommée... ils me refusèrent tout cela à moi... et à qui l'accordent-ils? En France, en Allemagne, en Italie, partout on a conservé le nom de ces bandits fameux par leurs crimes, de ces génies infernaux qui mirent leur pays à feu et à sang... et l'on n'a pas retenu seulement le nom de ces honnêtes gens qui ont passé une existence douce et tranquille... Le crime a plus de son de gloire que la vertu sur le marbre de l'immortalité : et la torche incendiaire d'Erostrate et de Catilina,

luit plus dans la postérité, que l'épée de Philopœmen et de Brutus... C'est donc bien étonnant, n'est-ce pas? que moi qui pense, je sois sombre et rêveur, que je ne regarde le monde que comme un rocher que battent de tous côtés les préjugés et les vices... Ah! riez, si vous voulez, sifflez-moi, peu m'importe, c'est ma conviction... vous pouvez prendre pour du fantasque ce qui n'est que du réel, pour de la mélancolie ce qui n'est qu'étude, et pour bavardage ce qui n'est que raisonnement.

Entre Sylvio.

GIACOMO, souriant.

Heureusement que peu raisonnent et étudient, tu en conviendras, Ulric.

ULRIC.

Oui, heureusement; car ils verraient combien l'homme est mesquin et petit....... Mais je vous ennuie, peut-être, mes amis, et vous n'êtes pas venus ici pour écouter mes réflexions, mais pour vous amuser : ne regardez ce que je viens de vous dire que comme une conversation, en attendant notre ami Sylvio.

GIACOMO.

Tu arrives un quart d'heure trop tard, Sylvio : sans cela tu eusses entendu une dissertation superbe de notre cher Ulric

SYLVIO.

Il ne s'agit pas d'Ulric......... Manfredi est-il arrivé ?

DON FÉLIX.

Non, pas encore..... Mais pourquoi toujours inviter le duc de Benevente à nos parties de plaisir ?

MICHAEL.

En effet, Sylvio, cela peut devenir dangereux pour nous.

SYLVIO.

J'ai mes raisons pour cela, et mes raisons les voici... Personne en Italie ne se doute que nous sommes à la tête de ces bandes de lazzarones qui donnent tant de souci et de tourment aux troupes de monseigneur le duc de Naples... on ne le sait pas, mais d'ici à peu on pourrait le savoir, et il nous faut un point d'appui... d'ailleurs, nos bandes n'ont pas grande confiance en nous ; il leur faut pour chef un homme dont le nom soit plus sonore que celui de Félix et de Giacomo... il nous faut un homme qui ait quelqu'influence, quelque pouvoir ici... enfin, nous avons une armée, mais il nous faut un drapeau... J'ai songé à Manfredi.

TOUS.

Manfredi! Sylvio.

SYLVIO.

Laissez donc, ne craignez rien... je connais Manfredi... il aime mieux nos parties de plaisir que les bals de la cour... on le gêne au palais;... il souffre de la contrainte qu'il éprouve, et Manfredi aime sa liberté.

MICHAEL.

Mais une fois qu'il saura notre secret, ne crains-tu pas qu'il nous trahisse?

SYLVIO.

Nous trahir!... il y a trop de grandeur dans son ame... Mais tenez, le voici... silence... laissez-moi faire.

MANFREDI, entrant.

Bonjour, Sylvio... tu vois que je ne me fais pas attendre, quand il s'agit de me rendre à tes invitations. (A Félix.) Eh! bien, Félix, comment se porte la belle Fiametta? on dit son époux raccommodé avec elle, le digne homme! (A Giacomo.) Eh! bien, Giacomo, quelle hauteur y a-t-il du balcon de la senora Grisi au pavé de la grande place? Prends garde, une autre fois, de te casser le col. (A Michaël.) Bonjour, Michaël; il paraît que l'autre jour l'orgie a été complète avec les signors Stréga et Sentinelli, car on m'a dit que l'on vous avait trouvés, le matin, couchés sous les débris du banquet, comme

des guerriers sous des monceaux de cadavres... (A Ulric.) Et nous, messire Ulric, aimons-nous toujours dona Violetta d'amour platonique ; faisons-nous toujours des vers pour la fraîcheur de son teint, la flamme de sa prunelle, la limpidité de son ame?... Mais, Sylvio, quelles senoras as-tu donc invitées aujourd'hui ?

SYLVIO.

Aucunes, Manfredi.

MANFREDI.

Voilà qui est absurde, mon cher ami; une orgie sans femmes, c'est un orchestre sans instrumens, un rosier sans roses... une orgie sans femmes, c'est un flacon sans parfum, c'est un dessert sans champagne... Allons, point de senoras, nous serons donc obligés, mes amis, de nous asseoir à côté de nos souvenirs, de nous enivrer du passé... Pourvu qu'à la fin, Giacomo, habitués comme ils le sont à voir à côté d'eux des minois charmans, nos yeux, un peu voilés par la chaleur du vin, n'aillent pas prendre nos visages pour ceux de nos maîtresses.

Ils rient.

SYLVIO.

Allons, Manfredi, à table.

Ils vont s'asseoir autour du banquet préparé dans le bosquet.

MANFREDI, a table.

Quelles nouvelles, amis?

GIACOMO.

On dit qu'il vient d'arriver de Florence une senora charmante, la sœur de la senora Paquita, tu sais? Mais dis-nous, Manfredi, quelles nouvelles à la cour?

MANFREDI.

Henri de Ferrare vient d'arriver pour redemander la main d'Isabella, qui lui avait été fiancée avant la mort de Philippe son père,... mais je crains bien que sa demande ne soit pas favorablement reçue.

SYLVIO.

Pourquoi donc? Henri de Ferrare est noble, puissant et galant chevalier.

MANFREDI.

Je ne dis pas non... Mais le duc mon oncle a jeté les yeux sur moi pour être l'époux d'Isabella... il me trouve aussi noble que le duc, et je crois que ma bien aimée et jolie cousine me trouve encore plus galant chevalier que le Ferrarais.

MICHAEL.

Reçois nos complimens.

MANFREDI.

Eh! mon Dieu, mes amis, je ne m'en soucie

guères... le mariage est une chaîne qui peserait trop sur ma liberté... une fois marié, adieu maîtresses, plaisirs, rendez-vous amoureux, orgies nocturnes; adieu tout ce que la vie a de beau et de parfumé... Prendre femme à mon âge, faudrait être fou: le mariage est un ordinaire auquel on ne se décide que lorsqu'on est fatigué et blasé du superflu... Me marier à présent... mais ce serait tomber de paradis en enfer... Allons, une rasade de vin de Chypre, et ne nous occupons plus que de nos plaisirs à nous... laissons là la cour et ses ennuis, l'air qu'on y respire est empesté, et j'aime mieux celui que je respire avec vous... Quelles parties aurons-nous cette semaine?

GIACOMO

D'abord chez la Négroni... J'ai fait connaissance avec elle, il y a quelques jours; je me charge de t'y présenter... elle a un boudoir et des yeux... ah! des yeux...

MANFREDI, levant son verre.

Aux beaux yeux de la Négroni.

MICHAEL.

J'espère qu'après demain, tu n'oublieras pas que nous soupons tous chez le signor Senti nelli... tu n'y manqueras pas, au moins.

MANFREDI.

Impossible, Michaël, impossible......... je dois

commander une compagnie d'arquebusiers, pour aller à la poursuite de ces damnés lazzarones que Satan pulvérise!... Ah! vous avez raison de frémir. Qu'ils soient maudits, ces brigands qui me font perdre une si belle partie de plaisir.

SYLVIO.

On ne soupçonne personne?...

MANFREDI.

On dirait, Sylvio, qu'ils sont couverts d'un voile d'enfer... tous les limiers du duc sont en défaut... Ce sont des sangliers bien cachés... mais on finira par les débusquer, et avec l'aide de nos épées et de la Madone, la potence et le bourreau en auront bientôt la curée.

SYLVIO.

Si tu le veux, nous t'aiderons dans tes recherches... On dit que les chefs de ces bandes se réunissent souvent chez Pellico... je crois même, Manfredi, que tu as fumé avec eux quelques cigaritos, et vidé quelques bouteilles de Xérès.

MANFREDI.

Dieu soit loué, Sylvio! si tu peux me les faire découvrir; car, par mon patron, j'aime mieux passer la nuit auprès d'une bonne table avec des amis, ou dans un boudoir parfumé avec

une jeune et belle sénora, que d'aller faire des excursions nocturnes, à travers les brouillards, les ravins et les précipices.

SYLVIO

Si parmi ceux que je te faisais connaître, il se trouvait de tes amis, Manfredi.

MANFREDI.

Tiens, Sylvio, laissons ceci de côté... et verse-nous un verre de Xérès... Porte le toast.

SYLVIO, levant son verre.

A notre amitié.

MANFREDI, le verre levé.

Et qu'il soit félon, celui qui la trahira; qu'il soit déloyal et sans foi, celui qui brisera la chaîne qui nous unit...

SYLVIO.

Voilà un toast qui te fait honneur, Manfredi. A présent, je puis te nommer les chefs des lazzarones à la poursuite desquels tu dois te mettre après demain... Faites comme moi, messeigneurs. (Il se lève.) Parmi eux, Manfredi, on soupçonne un certain Sylvio Frontoni.

GIACOMO, se levant.

Un certain Giacomo Gazella.

MICHAEL, se levant.

Un Michaël Fugger.

ULRIC, se levant.

Un Ulric Bademore.

DON FELIX, se levant.

Un don Félix de Castelnara.

MANFREDI, assis.

Sylvio ! Sylvio !

SYLVIO.

Tu as devant les yeux les chefs des lazzarones.

MANFREDI, se levant.

Adieu, messeigneurs.

SYLVIO.

Où vas-tu? au palais ducal, n'est-ce pas? tu vas dire : préparez cinq gibets...... envoyez des arquebusiers à la villa Fiorella.. ils sont là. Eh bien ! nous y resterons...... vas, Manfredi, nous allons t'attendre... Tu nous avais juré amitié, mais ton serment s'est évanoui comme une fumée de cigarito ; tu n'y penses jà plus qu'à ce vin avalé, qui tout-à-l'heure pétillait dans ton verre.

MANFREDI.

Je ne vous trahirai pas.

SYLVIO.

Sois avec nous ou contre nous... choisis... Ami ou ennemi, chef ou bourreau.

MANFREDI.

Chef de brigands!...

SYLVIO.

Le mot te choque, n'est-ce pas ?... c'est juste, Manfredi,... car le monde s'attache toujours aux mots, et jamais aux choses... Tous les jours, deux époux vivent en désaccord, boudeurs et acariâtres; l'époux trahit ses sermens, l'épouse se venge de son époux...... Ils sont mariés, le monde ne dit rien... Un jeune homme aime une jeune fille ; pour elle il est tout amour, toute tendresse; pour elle il donnerait la moitié de son sang... La jeune fille aime le jeune homme avec le même amour, la même tendresse... Eh! bien, parce qu'un prêtre n'a pas dit ces deux mots: « Soyez bénis », le monde les flétrit. Cela ne fait-il pas pitié?.. Tout-à-l'heure, tu nous pressais la main avec amitié; tu nous disais : « Mes amis. » Nos mains n'ont pas changé de couleur, et tu t'éloignes de nous; nos cœurs sont les mêmes, et tu nous dis adieu .. C'est ce mot de brigands, qui te choque? Eh ! sommes-nous plus brigands, nous, que ces seigneurs couronnés qui écrasent et pressurent le pauvre peuple comme une éponge mouillée, pour en avoir l'eau ?.. sommes-nous plus brigands que ces honnêtes trafiqueurs de commerce qui se jouent de la loyauté et de l'honneur?.. Sois notre chef ou non, Manfredi

mais sache qu'avant que le soleil se soit levé trois fois encore sur le sommet du Vésuve, ces mêmes brigands seront maîtres de Naples, t'auront volé et brûlé ta couronne; car ils ont d'aussi bonnes arquebuses que les arquebusiers du duc, et autant de courage dans la poitrine.

MANFREDI.

Nous verrons cela, messeigneurs.

SYLVIO.

Et quand nous serions vaincus, que t'en reviendra-t-il, Manfredi? Belle vie, ma foi, que de vivre enfermé dans un palais, comme dans une prison, d'être là à écouter, du matin au soir, les flatteries des courtisans qui vous flagornent, et de ne pouvoir faire un pas sans être accompagné de hallebardes qui résonnent à vos côtés... Et nous, que t'offrons-nous, Manfredi?... une vie de délices, d'amour, de volupté..... un ciel sur cette terre, de la joie, de la béatitude... Vas au milieu de tes salons dorés, tu regretteras plus d'une fois nos parties joyeuses à la villa Fiorella, et l'amitié des lazzarones.

Es-tu donc las du bonheur que tu goûtes avec nous? Quand nous serions vaincus, Manfredi, quand nos têtes seraient exposées aux créneaux de la ville, et nos squelettes, mutilés et blanchis, jetés à la voirie, que t'en reviendra-t-il? Réponds.

Allons, n'abandonne pas tes amis, si tu ne veux pas que le bonheur t'abandonne... A présent, pars ou reste avec nous. Quant à nous, le monde nous a repoussés de lui, et nous nous sommes vengés sur le monde... mais plus justes que les rois, nous ne levons d'impôts que sur les pourpoints dorés, et souvent l'argent volé à la richesse a servi à consoler la misère... Retourne au palais, Manfredi. En attendant, amis, qu'il revienne nous chercher avec ses arquebusiers, vidons cette bouteille de vin de Chypre... remplissons nos verres... Allons, mes amis, à notre amitié ! et qu'il soit félon, celui qui la trahira...

MANFREDI, remplissant et levant son verre.

Et qu'il soit déloyal et sans foi, celui qui brisera le lien qui nous unit.

TOUS.

Manfredi !

MANFREDI.

Je suis à vous.

TOUS, levant leurs verres.

A notre chef.

La toile tombe.

V.

Le Boute-Selle.

Un mois après la partie à la villa Fiorella.

PERSONNAGES.

MANFREDI.
SYLVIO.
DON PÉDRE, duc de Naples.
HENRI DE FERRARE.
ISABELLA.
VICENZO.

CINQUIÈME TABLEAU.

Un appartement du palais ducal. Sur la gauche , une fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

MANFREDI, SYLVIO.

Manfredi est assis, le coude appuyé sur le bras de son fauteuil, Sylvio se tient debout à côté de lui.

SYLVIO.

Me diras-tu, Manfredi, pourquoi tu deviens triste et rêveur? pourquoi chez toi une noire mélancolie a succédé à cette gaîté vive et franche, ainsi qu'un nuage épais à la clarté du soleil?....... A présent, dans les bals, même quand tu es à côté de la plus belle senora de l'Italie, tu n'es pas plus inspiré qu'à côté d'une duègne d'un demi-siècle... à table, toujours tu es en arrière de trois ou quatre rasades; ce n'est plus toi qui portes les toasts, qui chantes les barcarolles, qui égaies les convives... tu sembles toujours réfléchir, comme un auteur qui fait un drame, l'œil fixé à terre comme si tu étais en procession.

MANFREDI.

Sylvio, notre association est criminelle.

SYLVIO.

Pas plus criminelle que l'association des grands avec les percepteurs pour opprimer le peuple..... Criminelle!... tu te moques...

MANFREDI.

Je crois que j'agis mal, Sylvio... le repentir....

SYLVIO.

Le repentir... vain mot, qui, dans une autre bouche que la tienne, signifierait faiblesse et lâcheté... De quoi te repens-tu donc? N'as-tu pas tous les plaisirs, toutes les voluptés?

MANFREDI.

Il y a un mois, je ne voyais la vie que comme une route bordée d'orgies et de débauches; la vie, pour moi, signifiait volupté, plaisir, ivresse; et dans nos parties, Sylvio, je trouvais plaisir, volupté, ivresse. — Mais, te le dirai-je! un changement total s'est opéré en mes sens... L'amour, comprends-tu, Sylvio, l'amour!..... J'aime Isabella comme un fou; ce n'est qu'auprès d'elle que je trouve plaisir et volupté... Sa voix est si douce... Son regard si tendre, lorsqu'elle l'abaisse sur moi, me semble un reproche. Et les pleurs que je lui vois répandre...

SYLVIO.

Les pleurs que tu lui vois répandre sont causés

par la douleur qu'elle a de la mort de son père, qui, tu sais, fut assassiné.

MANFREDI.

Tu dis, Sylvio, qu'il fut assassiné?

SYLVIO.

Mais qu'as-tu, Manfredi? te voilà redevenu sombre. Reprends un peu de courage, sois homme... Le peuple, tu le sais, écrasé et pressuré d'impôts, sèche de misère, et demande du pain à ses bourreaux, qui font ripaille et s'engraissent de sa sueur; tu le sais, demain, à minuit, Naples sera libre et délivrée de ses tyrans. Ils ont plié le peuple comme un roseau... Roseau plié n'est pas rompu... Il faut être homme, Manfredi.

MANFREDI.

A minuit... quand Isabella me donnant sa main me confiera son bonheur... moi, j'irai... C'est que c'est bien infame, Sylvio.

SYLVIO.

Le peuple demande un changement de constitution... que crains-tu? ce n'est pas du sang qu'il veut... il n'ira pas planter des échafauds pour abattre les têtes de ceux qui l'auront opprimé... Le lion dédaigne d'écraser le reptile, même quand ce reptile l'a mordu... Mais voilà monseigneur le

duc, ton oncle; je te laisse... dans une heure je reviendrai... Adieu.

Sylvio sort en saluant le duc qui entre.

SCÈNE II.

MANFREDI, LE DUC, et ensuite VICENZO.

LE DUC.

Manfredi, comment nommes-tu ce jeune homme qui vient de te quitter?

MANFREDI.

Sylvio Frontoni, mon oncle.

LE DUC.

Sylvio Frontoni, mon neveu, est un de ceux que je n'aimerais pas à te voir fréquenter.

MANFREDI.

Pourquoi donc?... Sylvio est d'une des plus nobles familles de l'Italie... Son père ne s'est-il pas couvert de gloire dans l'armée?

LE DUC.

Sa naissance est noble, je le sais; mais sa conduite n'est pas digne de sa naissance... A quoi sert d'être né de famille illustre, si l'on se conduit

comme un enfan tde basse extraction... A quoi sert d'avoir un blason, si on le couvre de boue?

MANFREDI.

Sylvio est un jeune homme qui aime le plaisir, mais je le crois homme d'honneur.

LE DUC.

Sylvio, à la mort de son père, jouissait d'une fortune colossale; elle s'est fondue aux plaisirs, comme une boule de neige aux rayons du soleil; ses biens, il les a vendus pour payer ses débauches; maintenant, il est criblé de dettes : est-ce là ce que tu appelles un homme d'honneur?

MANFREDI.

Le monde le dit, et vous croyez les bruits du monde.

LE DUC.

Oui, Manfredi, parce que le monde se trompe rarement, et que, lors même qu'il se trompe, il faut encore savoir respecter ses erreurs..... Le monde est sévère, mais il est juste, sois-en certain...... Ton Sylvio peut avoir l'honneur sur les lèvres, mais il ne l'a pas dans le cœur... il peut avoir reçu une éducation brillante, mais cela ne suffit pas... Sans conduite, l'éducation n'est qu'un beau masque sur un vilain visage... Tu le sais toi-même, enfin....... il a demandé en mariage la main de

Marietta, lui, noble et beau cavalier ; et cependant on lui préféra Alphonse Petruccio, de basse naissance, mais de noble renommée... Petruccio, de rien est devenu quelque chose ; Sylvio est sorti de haut, et n'est plus regardé à présent que comme un prodigue, un débauché... et même il fréquente certaine société qui ne jouit pas d'un grand renom à Naples, société, dont je voudrais que tu ne fusses pas, Manfredi... Tu es le seul rejeton de notre famille, soutiens-en dignement l'honneur ; tu vas devenir l'époux d'Isabella... abandonne ces jeunes gens... Te le dirai-je, on les soupçonne de faire partie de ces bandes de lazzarones qui dévastent le pays... gens sans état, incapables de gagner leur pain, rebuts de la société, criblés de dettes, corrompus par les maladies de débauche, qui n'ont d'autre espoir de salut que dans un bouleversement général

MANFREDI.

Vous êtes sévère.

LE DUC.

Je suis juste... Vois toi-même, cela ne fait-il pas pitié ? des jeunes gens, presque imberbes, têtes sans fonds, qui veulent se mêler de régenter le royaume, qui crient à la sévérité, à la tyrannie, et qui voudraient occire et brûler tout, pour saisir dans le feu et le sang une autorité qui, selon eux,

devrait se changer en âge d'or pour le peuple... Cela ne fait-il pas pitié, dis-je, de voir ce cretin sans passé, sans présent, sans avenir, se vautrer dans la fange et la boue, pour en couvrir des hommes recommandés par des années de probité et de courage.... de les entendre crier : « Liberté, révolution! » Je le crois bien, lorsqu'on n'a rien à perdre, on a tout à gagner... égoïstes qui ne travaillent que pour eux, et savent dorer, par leur fougue parfois éloquente, l'hameçon auquel viennent se prendre toutes les imaginations vides et légères ; criards qui vocifèrent des clameurs qui n'ont aucun écho chez les gens sages qui raisonnent : voilà les gens que tu fréquentes. Ils te flattent..... si tu pouvais jeter la sonde dans leurs cœurs, tu n'en retirerais que mépris, ironie et mauvaise foi..... Promets-moi de ne plus t'absenter souvent du palais... N'as-tu pas ici tous les plaisirs... Tu vas épouser Isabella, reste un peu plus souvent auprès d'elle.

MANFREDI.

De quoi vous plaignez-vous, mon oncle? vous m'avez dit de l'épouser, j'y ai consenti.

LE DUC.

On dirait que tu prends une femme comme on prend un billet de loterie.... Isabella t'aime, je le sais ; mais toi, tu ne fais rien pour lui plaire.

MANFREDI.

Mon oncle, j'aime et j'adore ma cousine... mais que voulez-vous? vous le savez, élevé dans des occupations rustiques, j'ai peu pratiqué l'usage des cours, je n'ai pas l'allure de vos galans de Naples, et je suis plus apte à chasser un sanglier qu'à faire la cour à une femme... lui présenter un bouquet de fleurs, ramasser son évantail, si elle le laisse tomber à terre, lui dire de ces niaiseries de coutume, de ces fades complimens sur sa beauté, son bon goût, sa grâce et sa toilette, voilà de ces choses auxquelles je ne puis m'habituer, et que je ne crois pas qu'il faille savoir pour aimer une femme.

VICENZO.

Son altesse le duc de Ferrare.

Il sort.

MANFREDI.

Mon oncle, je vous laisse.

Il sort.

SCÈNE III.

LE DUC, et ensuite HENRI et ISABELLA.

LE DUC, seul.

On m'a prévenu sur son compte.... Le poison

aurait-il déjà fait de trop rapides ravages.... Mais voici le duc...

Entre Henri de Ferrare.

HENRI.

Monseigneur le duc, recevez mes adieux...... je pars ce soir pour mon duché de Ferrare.

LE DUC.

Messire, il y a bal ce soir au palais, pourquoi ne pas rester?

HENRI.

Rester à cette fête qui est pour moi une fête de deuil... assister au mariage de votre nièce Isabella, quand j'avais espéré... Je crois, monseigneur, que vous m'excuserez de partir.

LE DUC.

Je n'ose insister davantage.

HENRI.

Je désirais être de votre famille, monseigneur: je ne serai lié avec vous que par l'estime et l'amitié...... J'aurais tort d'avoir du ressentiment, puisqu'une autre main que la mienne était plus agréable à votre nièce. (Paraît Isabella.) La voici, permettez-moi de lui faire mes adieux.

ISABELLA.

Mon oncle, je n'ai pas vu Manfredi depuis ce matin, est-il au palais?

LE DUC.

Je viens de lui parler tout-à-l'heure.

ISABELLA.

Je désirerais le voir.

LE DUC.

Je vais l'en prévenir... Isabella, je te laisse avec messire Henri, qui veut aussi te parler un moment... Adieu.

ISABELLA.

Adieu, mon oncle.

Le duc sort.

SCÈNE IV.

ISABELLA, HENRI DE FERRARE.

ISABELLA.

Vous désirez me parler, messire?

HENRI.

Oui, senora, pour la dernière fois.

ISABELLA.

Pour la dernière fois!

HENRI.

Je pars ce soir pour Ferrare, et je tâcherai de vous oublier.

ISABELLA.

M'oublier... Ah! vous n'êtes pas galant, messire.

HENRI.

Que voulez-vous, senora? — mon cœur est trop plein de tristesse pour songer à la galanterie... oui, vous oublier, Isabella! — car, tant que je penserai à vous, ma vie ne pourra être que triste et morose... Je comptais sur un avenir plein de volupté... mon avenir s'est déchiré comme le voile d'un rêve... un autre que moi est chargé d'embellir votre existence que j'eusse rendue heureuse... je le sens là, Isabella.

ISABELLA.

Me feriez-vous un reproche, messire; avant de vous voir, sans vous connaître, je vous aimais; car l'on vous disait galant et loyal chevalier... j'avais de l'estime pour vous... peut-être un jour l'amour fût venu... Manfredi s'est présenté, il n'est ni plus galant ni plus loyal chevalier que vous, je le sais; mais j'ai pris pour lui une affection toute particulière, et l'amour que j'eusse pu avoir pour vous, il s'en est emparé.

HENRI.

Ah! malédiction sur lui, puisque sans lui, j'eusse été votre époux! ah! malédiction sur lui.

ISABELLA.

Ne maudissez personne, le sort l'a voulu.

HENRI.

Ah! malédiction sur le sort, alors...... Moi je n'ai pas de parens.... orphelin sur le siége ducal de Ferrare, me croyez-vous heureux, Isabella? croyez-vous que ces flatteries de courtisans, que ces hommages qu'ils rendent non à l'homme, mais à la couronne de l'homme, puissent combler le vide de mon ame, et me consoler de la perte de mes parens.... Bonheur, famille, une seule personne peut vous rendre tout cela: c'est une épouse... je la rêvais douce, bonne et belle, et je vous avais trouvée douce, bonne et belle, Isabella... auprès de vous je m'enivrais d'espérance, je me créais une vie de béatitude... et puis rien... là rien... Ah! béni soit le sort...

ISABELLA.

Pourquoi ce désespoir! vous rencontrerez une autre femme qui vous plaira, messire; auprès d'elle vous oublierez votre chagrin, et vous retrouverez avec elle le bonheur que vous espériez goûter avec moi.

HENRI.

Une femme, Isabella! une femme..... combien croyez-vous donc qu'on en rêve?... On n'en rêve qu'une, senora... on se la crée tout idéale, toute d'imagination; on la pare de tout ce qu'il y a de plus pur et d'angélique... Lorsqu'on la rencontre pour la première fois, elle vous apparaît comme une ombre fugitive, comme une lumière qui passe la nuit... on se dit : « C'est elle, la voilà. » On l'idolâtre, on en fait sa déité; à elle on attache tout son espoir, tout son avenir, toute sa joie, tous ses rêves de bonheur... Si on la perd, alors le rêve se dissipe comme une fumée, et le bonheur fuit avec le rêve... On peut rencontrer d'autres femmes, mais jamais celle-là, on n'a plus pour elles le même amour... . Si vous saviez combien je vous aime... je vous aimais, Isabella.

ISABELLA.

Manfredi, monseigneur, n'a peut-être pas plus d'amour pour moi que vous, mais je l'aime... Voudriez-vous que je vous eusse donné un cœur qui en eût aimé un autre... à défaut de mon amour, vous avez mon amitié...

HENRI, soupirant.

Votre amitié...

ISABELLA.

Restez au bal, monseigneur, ne nous quittez pas ainsi.

HENRI.

Moi rester, la figure triste, au milieu de figures riantes et gaies... oh! non, Isabella... Mais puisque vous avez de l'amitié pour moi, j'en réclame une preuve, je voudrais un souvenir de vous.... un rien... une bague.

Manfredi et Sylvio paraissent.

ISABELLA.

Eh bien, messire, prenez cette bague, je vous la donne.

HENRI, regardant la bague.

Vos cheveux!... Merci, Isabella... puissiez-vous être toujours heureuse! Dans vos prières n'oubliez pas Henri de Ferrare, ah! laissez-moi vous remercier à genoux... Isabella, je vous fais mes adieux.

MANFREDI.

Avec assez de galanterie, ce me semble, monseigneur.

HENRI.

J'en eusse mis moins, je vous assure, si c'eût été à vous que les eusse faits.

Il sort la tête haute.

MANFREDI, à Sylvio.

Laisse-nous Sylvio. (Sylvio sort.—A part.) L'aimerait-il?

SCÈNE V.

ISABELLA, MANFREDI, puis SYLVIO.

ISABELLA.

Qu'as-tu donc, Manfredi?

MANFREDI.

Ce n'est rien, ma cousine.

ISABELLA.

Je ne vous appelle pas mon cousin, moi.

MANFREDI, lui baisant la main.

Isabella!

ISABELLA.

A la bonne heure... Tu es sombre et triste, aurais-tu quelque chagrin, Manfredi? Ah! dis-le moi; si tu en as, j'en réclame la moitié, j'en ai le droit, puisque bientôt nous allons être unis... ah! dis.

MANFREDI.

Je n'ai rien.

ISABELLA.

Tu n'as rien, et tu as toujours les yeux fixés à terre, comme si tu songeais à quelque chose de sinistre... Ah! que je voudrais toujours te voir à

côté de moi... Dernièrement encore tu as passé la nuit hors du palais.

MANFREDI.

J'ai été retenu chez Sylvio..... Une partie de plaisir....

ISABELLA.

Et moi, malheureuse, pour te retenir auprès de moi, je n'ai pas les mêmes avantages que ce Sylvio, n'est-ce pas? L'amitié de ce jeune homme l'emporte chez toi sur l'amour d'Isabella ; et moi je t'aime pourtant, je te chéris déjà comme un époux... mais je crains que cet hymen ne fasse pas ton bonheur.

MANFREDI.

Peux-tu le penser, Isabella? je t'aime aussi, moi... mais ne cherche pas à pénétrer ce que j'ai dans le cœur.

ISABELLA.

Manfredi, vous me cachez quelque chose, quelque chose d'affreux, peut-être.... écoute-moi.... parfois j'ai épié ton sommeil, j'ai vu ta poitrine se gonfler, ta bouche se tordre, et je t'ai entendu prononcer ce mot : « Grâce! grâce! »

MANFREDI, sombre.

Je ne disais que ce mot, « Grâce! » n'est-ce pas?

ISABELLA.

Mais avec un cri d'agonie... Il me semblait qu'il

y avait un spectre qui te poursuivait comme un remords.

MANFREDI.

Le sommeil est trompeur, et les rêves naissent du sommeil, Isabella.... Ah! oui, j'ai passé des nuits bien terribles! ce n'est pas comme toi, ma douce amie.

ISABELLA.

Comme moi, Manfredi..... Souvent aussi dans mon sommeil, à moi, il m'a semblé voir un homme pâle, ensanglanté.... c'était mon père.... Lui aussi il criait : « Grâce! » A côté de lui était un homme avec un poignard.

MANFREDI.

Et tu ne voyais pas le visage de cet homme?

ISABELLA.

Pauvre fille! je ne voyais que mon père.

MANFREDI.

Ne parlons plus de choses tristes, ma bien-aimée... parlons de notre bonheur.

ISABELLA.

Notre bonheur, j'ai peur que nous ne soyons pas heureux, Manfredi... Te le dirai-je, de ces pressentimens de jeune fille, de ces suppositions que nous aimons tant à faire, rien ne m'a souri...

souvent en regardant l'aiguille dorée qui se promenait sur l'émail, je me disais... si je puis compter jusqu'à cent, avant que l'heure ne sonne, je serai heureuse..... l'heure sonnait toujours avant que j'eusse fini de compter... par fois en effeuillant une fleur, à chaque feuille j'attachais une pensée, c'était la pensée de notre amour : eh bien! plusieurs fois la méchante fleur m'a dit : Manfredi ne t'aime pas, Manfredi ne sera pas ton époux...

MANFREDI.

Folle que tu es, ajouterais-tu plus de foi à ces suppositions, qu'à mes paroles !..... Isabella, je t'aime ; Isabella, je serai ton époux.

ISABELLA.

Je voudrais que mon père fût encore vivant, pour bénir notre hymen.

MANFREDI.

Plût à Dieu qu'il le fût! — vivant.

ISABELLA.

Mais nous irons prier sur son tombeau, n'est-ce pas? On dit que les morts écoutent les prières de ceux qu'ils chérissaient vivans ; et s'il t'eût connu, il t'eût chéri.

MANFREDI.

Isabella, nous serons heureux.

ISABELLA.

Promets-moi de ne plus aller à tes parties de plaisir...... reste auprès de moi...... tu verras que l'amitié d'Isabella vaut bien celle de ton Sylvio.... promets-le moi.

MANFREDI.

Je te le promets.

ISABELLA.

Ne quitte plus le palais ; si tu as du chagrin, je tâcherai de le dissiper... Oh! tu me le promets, n'est-ce pas? tu resteras plus souvent avec moi.... — Mais encore un importun.

MANFREDI.

C'est Sylvio.

SYLVIO, entrant.

Senora, son altesse le duc vous demande.

ISABELLA.

Adieu, Manfredi, viens me rejoindre... tu verras mon costume de bal... je serai jolie... (rougissant.) Mon costume est si joli.

SYLVIO.

Porté par vous, il sera le plus gracieux du bal.

ISABELLA.

Adieu, Manfredi. (A Sylvio.) Messire, je vous salue. Adieu, Manfredi.

Elle sort.

SCÈNE VI.

MANFREDI, SYLVIO.

MANFREDI.

Quelle est jolie! mon parti est pris, Sylvio.

SYLVIO.

Manfredi...

MANFREDI.

Je ne suis plus votre chef.

SYLVIO.

Et le serment qui te lie à nous.

MANFREDI.

J'ai juré, j'ai promis de vous donner le bonheur, j'ai promis de nourrir vos bandes de lazzarones, je le ferai, vous aurez de l'or; au lieu de combattre dans les ravins, vous combattrez en rase campagne; au lieu d'assassiner, vous irez guerroyer contre les Sarrazins qui menacent la Sicile.

SYLVIO.

Tu disposes de nous à ton aise, Manfredi.

MANFREDI.

Je veux que cela soit, entends-tu bien? je veux que cela soit ainsi... ou sinon...

SYLVIO.

Ou sinon, tu nous trahiras, n'est-ce pas? Trahis-nous, mais tu nous appartiens, Manfredi; nos voix parleront du haut du gibet, et tout le peuple saura que tu fus notre chef.

MANFREDI.

N'as-tu pas encore assez de taches sur ton nom, Sylvio, pour essayer de les laver... Est-ce bravoure que d'assassiner? ne vaut-il pas mieux combattre les ennemis de sa patrie, que de piller son pays? parle?

SYLVIO.

Il faut commencer par délivrer son pays des tyrans qui le torturent au dedans, avant d'aller combattre les étrangers... Notre association n'a eu pour but unique que de rendre la liberté à Naples. C'est demain soir que nous devons agir, et c'est aujourd'hui que tu veux nous abandonner, au moment du succès! Manfredi, tu ressembles à ce pêcheur qui retire sa ligne de l'eau lorsque le poisson allait commencer à mordre... Réfléchis...

Isabella n'en sera pas moins à toi, le siége ducal de Naples n'en sera pas moins le tien... Manfredi, réfléchis donc.

MANFREDI.

Sylvio, malédiction sur le jour où je t'ai connu... — Mais pourquoi cette fanfare ?

Il va à la fenêtre.

SYLVIO.

C'est le boute-selle qu'on sonne... le duc Henri s'en retourne à Ferrare... tiens le voici lui-même.

MANFREDI.

Que lui remet-on là, Sylvio ?

SYLVIO.

Une cassette pleine d'or, Manfredi, ancienne dette du duché de Naples au duché de Ferrare.

MANFREDI.

Il fait ses adieux, le voilà devant mon oncle.

SYLVIO.

Il baise la main d'Isabella.

MANFREDI.

Isabella lui remet une écharpe.

SYLVIO.

Et le duc embrasse Isabella.

MANFREDI.

Que disait-on à la cour du duc de Ferrare, Sylvio ?

SYLVIO.

Que c'était un noble et galant chevalier, qui laisserait plus d'un regret aux beautés de Naples, et qu'Isabella ne le verrait pas partir sans déplaisir; car on dit qu'il l'aimait, et... que...

MANFREDI.

Et que...

SYLVIO.

Et qu'on le payait de retour.

MANFREDI.

Il l'aimait... es-tu bien sûr, Sylvio, qu'il l'aimait ?

SYLVIO.

Mais on les voyait toujours ensemble à la promenade... puis ces adieux à genoux de tantôt, cette écharpe; — Manfredi, je suis content, pour toi, que le duc soit parti.

MANFREDI.

Et moi, qu'il ne soit pas resté.

SYLVIO.

De la jalousie.

MANFREDI.

Il est parti... et ne pouvoir...

SYLVIO.

Le duc doit passer à côté de notre caverne.

MANFREDI, après une pause.

Viens, Sylvio, j'ai à te parler.

Ils sortent.

VI.

La Caverne des Lazzarones.

PERSONNAGES.

MANFREDI.
HENRI DE FERRARE.
PIÉTRO.
SYLVIO.
GIACOMO.
DON FÉLIX.
MICHAEL.
ULRIC.
JACOPO.
STROZZI.
SANDER.
FERABRAS.
LAZZARONES.

SIXIÈME TABLEAU.

Une caverne. Au fond, une petite porte taillée dans le roc laisse apercevoir un tertre sur lequel est posté un lazzarone aux aguets. A droite et à gauche, deux portes latérales, où deux lazzarones font sentinelle. A gauche, Sander est agenouillé au pied d'une madone sculptée dans le rocher. A droite, Piétro dort couché sur une peau de tigre. Cinq ou six lazzarones dorment étendus à terre. Il est presque nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE LAZZARONE de droite, FERABRAS.

LE LAZZARONE de droite.

Qui vive?

FERABRAS.

Camarade!

LE LAZZARONE.

Le mot d'ordre?

FERABRAS.

Castelnara del monte.

LE LAZZARONE.

Passez.

Entrent, par la porte de droite, Ferabras et quelques lazzarones chargés de butin. Les lazzarones endormis se lèvent.

SCÈNE II.

Les Précédens, LE LAZZARONE du fond, STROZZI.

LE LAZZARONE du fond.

Qui vive?

STROZZI.

Camarade!

LE LAZZARONE.

Le mot d'ordre?

STROZZI.

Castelnara del monte.

LE LAZZARONE.

Passez.

Entrent, par la porte du fond, Strozzi et quelques lazzarones chargés de butin.

SCÈNE III.

Les Précédens, PIÉTRO.

STROZZI.

Eh! bien, Ferabras, que rapportes-tu?

FERABRAS.

Presque rien... la valise d'un muletier qui venait

de vendre son bétail à Portici... puis le bagage d'un milord anglais, qui s'en allait à Naples, avec une senora qu'il enlevait... Et toi, Strozzi?...

STROZZI.

Moi, peu de chose, camarade...

FERABRAS.

Qu'importe... nous réparerons tout cela demain soir... Que c'est une bonne chose, Strozzi, que le pillage d'une ville!

PIÉTRO.

Ramasser de l'or dans le feu et le sang, cela vous plaît, n'est-ce pas?

FERABRAS.

Je t'assure que peu m'importe la place où je ramasse un pièce d'or, pourvu que l'or soit bon et pur.

PIÉTRO.

J'ai peur d'une chose, moi...

STROZZI.

De quoi donc?

PIÉTRO.

Je crains que nous ne soyons les dupes de cette affaire... nos chefs se servent de nous pour s'emparer de la ville... j'ai peur qu'ils ne veuillent plus de nos mains, après.

FERABRAS.

Que nous importe?

PIÉTRO.

Qui ne prend pas la main, prend la tête parfois, camarades... si nous n'étions pour eux que des instrumens qu'on brise quand ils ne servent plus à rien.

FERABRAS.

Tu as tort, Piétro.

PIÉTRO.

Cela est possible... mais je n'aime pas ces masques qui couvrent leurs figures... on dirait qu'ils rougissent d'être nos chefs... visage d'ami doit être découvert. — D'ailleurs, si nous échouons, ils se tireront toujours d'affaire, au lieu que nous.....

FERABRAS.

Au fait... cela est vrai... Mais point d'idées sombres... — Strozzi, as-tu vu Sander?

STROZZI.

Non, mais tiens, le voilà prosterné au pied de cette madone... il marmotte ses patenôtres.

FERABRAS, lui frappant sur l'épaule.

Amen !... que diable, Sander, baragouines-tu là?

SANDER.

Parbleu! les litanies de Jésus, que je répète deux fois matin et soir.

FERABRAS.

Imbécille!

SCÈNE IV.

Les PRÉCÉDENS, JACOPO.

LE LAZZARONE de gauche.

Qui vive?

JACOPO.

Camarade!

LE LAZZARONE.

Le mot d'ordre?

JACOPO.

Castelnara del monte.

LE LAZZARONE.

Passez.

Entrent, par la porte de gauche, Jacopo avec quelques lazzarones chargés de paniers de vin.

FERABRAS.

Bonjour, Jacopo, et la chasse?

JACOPO.

Excellente, Ferabras... et nous allons la boire... nous avons saisi une voiture chargée de vin de Chypre.

FERABRAS.

Allons... goûtons le vin de Chypre... pour nous mettre en train, Strozzi, chante-nous la barcarolle du bandit napolitain.

STROZZI.

Soit... mais auparavant, qu'on remplisse les verres.

FERABRAS.

Tu ne bois pas, toi, Piétro?

PIÉTRO.

Je n'ai plus soif.

FERABRAS.

A ton aise... Allons, Strozzi.

STROZZI.

Plus d'une senora
A la gentille bouche
Dans ma caverne, oui-dà,
A dormi sur ma couche.
Son amour sans façon
A payé sa rançon.
Ah! bien douce est ma vie,
Ah! bien doux est mon lit.
Enfant de l'Italie,
Je veux rester bandit.

TOUS, en chœur.

Ah ! bien douce est la vie
Et bien doux sont nos lits.
Enfans de l'Italie,
Restons toujours bandits.

STROZZI.

N'as-tu rien entendu, Jacopo ?

JACOPO.

Rien. Le vent qui siffle dans le creux des rochers... Continue.

STROZZI.

Ma jeune arme fidelle
Quand passe un voyageur
Fouille au fond de son cœur
Ou de son escarcelle.
Que sur son trône un roi
Fasse et dicte la loi,
Je préfère ma vie,
Je préfère mon lit.
Enfant de l'Italie,
Je veux rester bandit.

TOUS, en chœur.

Pour nous douce est la vie
Et bien doux sont nos lits.
Enfans de l'Italie,
Restons toujours bandits.

STROZZI.

Remplissons nos verres pour le dernier couplet.

JACOPO.

Volontiers.

STROZZI.

Toujours plein est mon verre
De nectar et de vin,
Et toujours dans ma main
Brille le cimeterre.
Parfois de mon gibet
J'aperçois le sommet.
J'en ris : douce est ma vie
J'en ris : doux est mon lit.
Enfant de l'Italie,
Je veux rester bandit.

TOUS, en chœur.

Pour nous douce est la vie
Et bien doux sont nos lits.
Enfans de l'Italie,
Restons toujours bandits.

SCÈNE VI.

Les PRÉCÉDENS, SYLVIO, et ensuite MANFREDI

LE LAZZARONE de gauche.

Qui vive ?

SYLVIO, masqué, entrant.

Chef. (Il dit quelques mots à l'oreille de Ferabras. Tous les lazzarones sortent, leur mousquet sur l'épaule.) (A Piétro.) Toi, reste... (Une pause.)

MANFREDI, masqué, entrant par la porte du fond.

Eh bien! Sylvio!

SYLVIO.

Nos lazzarones sont partis.

MANFREDI.

S'ils allaient le manquer... Sylvio... je suis dans l'inquiétude.

PIÉTRO, à part.

Cette voix ne m'est pas inconnue.

MANFREDI.

Ah! Sylvio... sais-tu que c'est infame, ce que je fais en ce moment.

SYLVIO.

Infame! qu'est-ce que cela fait, si cette infamie reste à jamais inconnue... et qui pourra jamais le savoir! crois-tu qu'un cadavre puisse dire : « On m'a assassiné »?

MANFREDI.

Et la conscience, Sylvio!... c'est qu'on ne peut lui rien cacher à elle... vertu ou crime, elle vous le bourdonne sans cesse à l'oreille... ah! Sylvio,

j'eusse dû combattre le duc, et non... mais personne... je suis inquiet.

SYLVIO.

Tiens, voilà nos amis.

Entrent, par le fond, Giacomo, Don Félix, Ulric, Michaël, tous masqués.

SYLVIO.

Eh bien! Giacomo?

GIACOMO.

Nos lazzarones se sont précipités sur la suite du duc avec une ardeur...

DON FÉLIX.

On eût dit des loups dans une bergerie... les moutons ont pris la fuite.

GIACOMO.

Un coup d'œil délicieux... un tableau superbe... un paysage à la Salvator!

MICHAEL.

Mais tenez... on amène le duc.

Entre Henri de Ferrare, au milieu des lazzarones chargés de butin.

HENRI.

Chiens de lazzarones, lâchez-moi...

JACOPO.

Ne nous emportons pas, monseigneur.

HENRI.

Que voulez-vous? vous m'avez volé mon or et mes bagages...... Eh bien! je vous en promets encore autant, je vous engage ma parole de duc couronné... que voulez-vous?

MANFREDI, *masqué.*

Duc de Ferrare, on veut ta vie.

HENRI.

Qui es-tu? toi qui n'oses me parler qu'avec un masque sur les yeux, qui es-tu?

MANFREDI, *se démasquant.*

Regarde...

HENRI.

Manfredi!

PIÉTRO.

Tarudan!

MANFREDI.

Partons!

Manfredi sort avec ses amis, à l'exception de Sylvio; tous les lazzarones sortent aussi, à l'exception de Piétro.

SYLVIO, *à Piétro, lui montrant le duc.*

Que d'ici à dix minutes, cet homme ne soit plus

en vie... tu m'entends, d'ici à dix minutes... le tems de dire ses oraisons.

Sylvio sort.

SCÈNE VII.

PIETRO, HENRI DE FERRARE.

PIÉTRO.

Suffit, capitaine.

HENRI.

C'est lui, Manfredi... le lâche!... si je pouvais me sauver... ce n'est rien que mourir; mais vouloir se venger et ne le pouvoir... mourir sans vengeance... oh! mais c'est que c'est doublement mourir.

PIÉTRO, aiguisant son stylet.

C'est bien lui... je l'ai reconnu... béni soit le ciel!.. allons, monseigneur, hâtez-vous de recommander votre ame à Dieu... le tems s'écoule.

HENRI.

Voilà mon bourreau qui aiguise sa lame... Qui que tu sois, sauve-moi, je te promets de l'or.

PIÉTRO.

Impossible, monseigneur.

HENRI.

En effet, ce n'est pas de l'or, mais du sang qu'il faut au tigre... sauve-moi... il faut que je me venge, vois-tu, tu ne sais pas toi ce que c'est qu'un désir de vengeance.

PIÉTRO.

Je le sais, monseigneur.

HENRI.

Eh bien! sauve-moi alors.

PIÉTRO.

Impossible!... mais remettez-moi votre vengeance, et si je peux l'accomplir, foi de bandit, monseigneur, je l'accomplirai.

HENRI.

Tu as vu cet homme, votre capitaine sans doute, cet homme au chaperon vert, qui s'est démasqué un moment! eh bien! c'est de lui qu'il faut me venger.

PIÉTRO.

(A part.) Lui aussi!.. (Au duc.) Je vous vengerai.

HENRI.

Jure-le moi par la madone.

PIÉTRO.

Par la madone, je vous le jure, monseigneur,

je vous vengerai... Mais avez-vous fini votre prière, les dix minutes s'écoulent.

HENRI.

Ah! je mourrai plus heureux, au moins... ma tête brûle... j'ai soif... as-tu de l'eau?

PIÉTRO, *en donnant sa gourde.*

Tenez, prenez cette gourde.

HENRI.

Merci. (*Il boit.*) Mais comment se fait-il que mes armes soient gravées là-dessus... cette gourde m'appartient... d'où tiens-tu cela?

PIÉTRO.

Que vous importe!

HENRI.

Tu me l'as volée.

PIÉTRO, *lui arrachant la gourde.*

Volée... ne répétez pas ce mot, monseigneur.... car je vous le ferais rentrer dans la gorge avec la lame de ce stylet.

HENRI.

Je t'en supplie... dis-moi de qui tu tiens cette gourde.

PIÉTRO.

Je la tiens, à ce qu'on m'a dit, d'un jeune seigneur italien qui m'a sauvé la vie... je mourais

de soif, il me la donna... En échange maintenant je lui donnerais tout mon sang... Cette gourde je la conserve comme une relique.

HENRI.

Quel souvenir! n'y a-t-il pas environ six mois que tu la reçus?

PIÉTRO.

Six mois... en effet.

HENRI.

N'était-ce pas au milieu d'une forêt... la nuit...?

PIÉTRO.

La nuit, en effet, au milieu d'une forêt... Où voulez-vous en venir, monseigneur?

HENRI.

C'est que je me rappelle qu'il y a environ six mois, j'étais égaré dans la forêt... je marchais au hasard lorsque je heurtai le corps d'un homme qui se mourait... je le fis revenir à lui, en lui faisant avaler un peu de vin qui se trouvait dans ma gourde... en ce moment des bûcherons passèrent, je leur donnai quelques pièces d'or pour prendre soin du malheureux, et je regagnai la chasse.

PIÉTRO.

Vous m'avez rendu la vie, monseigneur!

HENRI.

Homme, je t'ai sauvé la vie.

PIÉTRO.

Je sauverai la vôtre, monseigneur.

HENRI.

Je te promets de l'or.

PIÉTRO.

De l'or, monseigneur... vous m'avez sauvé la vie, je vais sauver la vôtre... nous serons quittes... seulement jurez-moi de ne parler à personne de ce qui vous est arrivé, avant de me revoir... Il y a bal cette nuit, chez le duc, je vous y retrouverai... mettez un ruban jaune à la garde de votre épée, pour que je puisse vous reconnaître... jurez-moi de garder le silence.

HENRI.

J'entends du bruit... ce sont eux qui reviennent.

PIÉTRO.

Fuyez!

HENRI.

Et comment? les issues sont gardées... ah! cette fenêtre.

PIÉTRO.

Bordée de précipices, malédiction... que faire? tenez, revêtez mon manteau, couvrez-vous de mon chapeau, on ne vous reconnaîtra pas.

Henri ôte son pourpoint, jette son chaperon et se couvre du manteau et du chapeau de Piétro.

HENRI, riant.

Henri de Ferrare, en costume de lazzarone... Ah!...

PIETRO.

Qu'importe?... Vous le voyez, monseigneur, le costume d'un bandit couvre parfois un honnête homme... Fuyez par cette porte.

HENRI.

Adieu... Ton nom, ami?

PIETRO.

Piétro, monseigneur.

HENRI.

Je me souviendrai de toi, Piétro; adieu.

PIÉTRO.

Répondez au *qui vive :* Castelnara del monte. (Henri sort.) Ecoutons.

Une voix éloignée.

Qui vive?

HENRI.

Castelnara del monte.

PIETRO.

Sauvé!... Dieu, je te remercie... Ah! les voilà qui reviennent.

Entrent Manfredi, Sylvio, Giacomo, Félix, Michaël, Ulric

MANFREDI, à Piétro.

Et le duc.

PIÉTRO, montrant le pourpoint et le chaperon du duc.

Voilà tout ce qu'il vous en reste.

MANFREDI.

Bien!.. A présent, amis, au palais ducal.

SYLVIO.

Attendez donc : un mot... Pour nous reconnaître, chacun un ruban rouge au chapeau...... Allons, amis, au palais ducal.

TOUS.

Au palais ducal.

Ils sortent..

PIÉTRO, seul, assis sur la peau de tigre.

Je vais vous y rejoindre. (Une pause.) Je suis heureux.

Il semble réfléchir.

LA SENTINELLE du fond.

Sentinelle, veillez!

Une autre voix éloignée.

Sentinelle, veillez!

Une voix dans le lointain.

Sentinelle, veillez!

Une voix qui se perd.

Sentinelle, veillez!

La toile tombe.

VII.

Le Bal Masqué.

PERSONNAGES.

LE DUC.
MANFREDI.
ISABELLA.
HENRI DE FERRARE.
PIÉTRO.
SYLVIO.
GIACOMO.
DON CORDUA.
ZACOMETTO.
DEUX MASQUES.
MASQUES.
JOUEURS, etc.

SEPTIÈME TABLEAU.

Un salon de bal très-riche. Au fond, une galerie dont les portes s'ouvrent et se ferment à volonté. Sur le devant de la scène, des tables de jeu. Des cavaliers se promènent. Tous ont des masques qui couvrent le haut de leurs figures.

SCÈNE PREMIÈRE.

DEUX MASQUES, ZACOMETTO, GEROMINO, DON CORDUA, JOUEURS, PROMENEURS.

UN MASQUE, à un jeune cavalier.

Signor Zacometto!

ZACOMETTO.

Que voulez-vous, beau masque?

LE MASQUE.

Te souviens-tu de cette nuit que tu passas chez la senora Beata.

ZACOMETTO.

Je ne te comprends pas.

LE MASQUE.

Dis-moi, Zacometto, est-il bien doux de passer la nuit renfermé dans une armoire... est-il agréable, lorsqu'on baille d'ennui et de sommeil, d'être là,

debout, au milieu des robes et des mantilles ; à écouter le vin qui pétille dans les verres, et de plus les baisers et les caresses d'amour?

ZACOMETTO.

Qui t'a appris?

LE MASQUE.

Adieu, signor, adieu.

Il sort.

ZACOMETTO.

Adieu !... oh! je ne te quitte pas.

Il suit le masque.

UN JOUEUR.

Encore perdu... Allons, messire, mon cheval et mon groom contre deux cents pistoles.

L'AUTRE JOUEUR.

Soit, signor.

UN SPECTATEUR.

Tu joues sur parole, Geronimo?

GERONIMO.

Par hasard, cher ami, voudrais-tu qu'on mît l'enjeu sur table?

On rit.

UN SECOND MASQUE, à un jeune cavalier.

Signor don Cordua.

DON CORDUA.

Que veux-tu, beau masque?... mon bras pour t'appuyer? le voici... un bouquet de fleurs pour en respirer le parfum? en voici un... un cavalier pour le fandango prochain, ou bien un protecteur pour te reconduire à ton boudoir?... je suis tout à tes ordres.

LE MASQUE.

Merci, signor, de votre galanterie... je veux seulement vous avertir, don Cordua, de ne plus vous promener si souvent, le soir, sous le balcon de la senora Viola... on vous épie.

DON CORDUA.

A moins que tu ne sois Viola elle-même... Mais non, tes cheveux sont noirs.... Démasque-toi....

On entend les premières mesures d'une walse.

LE MASQUE.

On m'attend à la walse..... Adieu, signor, adieu. (Don Cordua la suit.)

Tous les joueurs et promeneurs se retirent dans la galerie.

SCÈNE II.

MANFREDI, SYLVIO, masqués; et ensuite GIACOMO.

SYLVIO.

Mais qu'as-tu donc, Manfredi? tu ne tiens pas en place... tes mains déchirent tes gants... te serait-il arrivé quelque malheur?

MANFREDI.

Sylvio, figure-toi un soldat qui a reçu une blessure... Cette blessure, avec le tems, se cicatrise. Mais au bout de quelques mois un homme vient enfoncer un poignard dans cette même plaie et la fait resaigner... Sylvio, voilà ce que je souffre..... mais ce n'est rien, ami.

SYLVIO.

Tu me caches quelque chose.

MANFREDI.

Ce n'est rien, te dis-je; un masque qui m'intrigue depuis le commencement du bal... Ah! mais, je saurai son nom, dussé-je le lui faire dégorger avec ma main... Je verrai son visage, dussé-je trouer son masque avec la pointe de mon stylet.

SYLVIO.

Que t'a-t-il dit?

MANFREDI.

Des choses qui me sont purement personnelles.

Entre Giacomo en riant.

SYLVIO.

Mais qu'a donc notre ami Giacomo... qui peut le rendre si gai?

GIACOMO.

Laissez-moi rire, mes amis. (Il rit.) Vous connaissez Gelsonimo Perella, n'est-ce pas? Eh bien! (Il rit.) depuis le commencement du bal, il fait la cour à don Félix déguisé en Castillane... C'est que notre ami est vraiment fort bien avec sa mantille, sa robe de gaze. Moyennant deux pistoles, on lui a fourni une chevelure blonde magnifique, et sa grâce naturelle a charmé le signor Gelsonimo, qui vient de lui payer, ainsi qu'à nous, un souper délicieux, en lui demandant un rendez-vous, auquel la rusée coquette ne consentit qu'avec beaucoup de peine... Mais par malheur, la senora ne sut pas jouer son rôle jusqu'au bout, et huma tant de vin de Chypre, qu'elle finit par se griser, et laisser tomber son masque. Quel fut le désappointement de Gelsonimo, quand il vit sa belle

déité avec des moustaches, et qu'il entendit cette bouche si gracieuse jurer comme celle d'un capitaine d'archers... Nous éclatons de rire, et Gelsomino en est quitte pour ses propos d'amour, ses bouquets, et ses bouteilles de vin de Chypre... Délicieux, vraiment, n'est-ce pas ?

UN MASQUE, à Sylvio.

Signor Sylvio, voulez-vous walser avec moi ?

SYLVIO.

Comment donc, ma gracieuse, avec vous je ferai tout ce qu'il vous plaira.

Il sort avec le masque.

GIACOMO.

Et moi qui oublie que j'ai invité la belle Marietta. Adieu, Manfredi.

Il sort.

SCÈNE III.

MANFREDI, ensuite PIÉTRO.

MANFREDI, seul.

Quel peut être cet homme ? Tout à l'heure, je m'enivrais de joie ; la volupté coulait dans mes veines, douce comme le miel ; je riais : cet homme est venu là, comme la main sanglante du prophète

au festin de Balthasar... il m'a dit : « Tarudan ! » Que de choses dans ce mot ! Tarudan, je le portais ce nom, lorsque... Saurait-il ?... Ah ! malédiction ! (*Pietro paraît au fond du théâtre, en costume d'astrologue.*) Mais le voilà, cet homme... Holà ! messire l'astrologue.

PIETRO.

Que voulez-vous, messire ?

MANFREDI.

Tu ne me reconnais pas, astrologue de malheur.

PIETRO.

Pardonnez-moi, je vous reconnais.

MANFREDI.

Tu sais beaucoup de choses, à ce qu'il paraît.

PIETRO.

Mettez-moi à l'épreuve.

MANFREDI.

Où m'as-tu vu pour la première fois ?

PIETRO.

A l'hôtellerie de la Madone .. lorsque le duc Philippe fut traîtreusement assassiné... Vous vous nommiez Tarudan.

MANFREDI.

Tarudan !

PIETRO.

C'était ton nom, n'est-il pas vrai ?

MANFREDI.

Qui que tu sois, ôte ton masque, pour que je voie si tu as la face d'un homme!

PIETRO.

Et toi, ôte tes gants, pour que je voie si sur tes mains il n'y a pas de sang.

MANFREDI.

Qui es-tu, réponds?

PIETRO.

Tu le sauras plus tard. (Paraît Henri, masqué.) Mais voici quelqu'un : voulez-vous, monseigneur, que je m'explique devant lui.

MANFREDI.

Le fandango m'appelle... nous nous reverrons.

Il sort.

PIETRO.

Je l'espère.

SCÈNE IV.

PIETRO, HENRI, et ensuite ISABELLA.

HENRI, arrivant.

(A part.) Piétro ne vient pas.

PIETRO, examinant Henri.

Cet homme porte un ruban jaune à la garde de son épée... serait-ce le duc? assurons-nous en..... (A Henri.) Vous êtes fatigué du bal, messire?

HENRI.

Fatigué, comme vous le dites, et je désire me reposer un peu.

PIÉTRO.

N'attendez-vous personne?

HENRI.

Que vous importe?

PIÉTRO.

Messire, voulez-vous que je vous dise qui vous attendez; voulez-vous que je vous dise encore d'où vous venez?

HENRI.

Quoique tu sois astrologue, tu aurais de la peine. Je défierais Satan, ton patron, de me le dire.

PIÉTRO.

Je vous le dirai pourtant.

HENRI.

Pour le coup l'astrologue serait sorcier.

PIETRO.

Messire, vous venez de la caverne des lazzarones. (Henri fait un mouvement de surprise.) C'est lui. Messire, vous attendez ici quelqu'un qui vous a donné rendez-vous.

HENRI.

Eh! bien...

PIETRO.

Eh bien! messire, cet homme est devant vous, je suis Piétro.

HENRI.

C'est toi!

PIETRO.

Pouvez-vous me faire parler à monseigneur le duc de Naples?.. il y va du plus grand intérêt...... je vous en supplie, tâchez de me faire avoir une entrevue.

HENRI.

Je te le promets. (Paraît Isabella, masquée.) Mais silence, voici quelqu'un.

ISABELLA, s'asseyant et ôtant son masque.

La chaleur m'étouffe.

HENRI, la reconnaissant.

Isabella!

ISABELLA.

Dieu! quelqu'un... Imprudente! Remettons notre masque.

PIÉTRO.

Qu'avez-vous donc, monseigneur? vous paraissez ému.

HENRI.

Je peux te le dire à toi, Piétro... Cette femme est la nièce du duc de Naples, elle était ma fiancée, et demain, un autre que moi sera son époux...... demain, Manfredi...

PIÉTRO.

Manfredi! Cette femme, monseigneur, n'est-elle pas la fille du duc Philippe, qui mourut assassiné il y a un an?

HENRI.

Oui, c'est sa fille.

PIÉTRO.

N'oubliez pas, monseigneur, que vous m'avez promis de me faire avoir une entrevue avec le duc de Naples.

HENRI.

Je vais m'en occuper.

Il sort.

SCÈNE V.

PIÉTRO, ISABELLA, ensuite MANFREDI.

PIÉTRO.

La chaleur du bal vous incommode, senora, la danse vous fatigue, et vous venez respirer ici le frais et la tranquillité.

ISABELLA.

Oui, messire, et je désirerais être seule.

PIÉTRO.

Je ne vous importunerai pas, senora. Puisse votre mariage prochain réussir au gré de vos souhaits! puissiez-vous ne pas vous repentir de votre hymen!

ISABELLA.

Me repentir! et pourquoi?

PIETRO.

Vous aimez bien votre fiancé, n'est-ce pas? ... Malheureuse! votre fiancé ne sera pas votre époux.

ISABELLA.

Ne sera pas mon époux!... Mais je suis folle, moi, de faire attention à vos paroles.

Paraît Manfredi.

PIÉTRO.

Ne sera pas votre époux; et retenez bien ces mots, senora, — entre vous deux il y a l'abîme d'un crime.

Il sort en jetant un coup-d'œil sur Manfredi.

SCÈNE V.

MANFREDI, ISABELLA.

MANFREDI.

(A part.) Encore cet homme avec Isabella! Ah! mais, c'est un démon que cet homme; c'est l'épée de Damoclès suspendue sur ma tête. (A Isabella.) Eh bien! Isabella, seule ici, pendant que toutes les senoras walsent et dansent; seule ici, pensive et rêveuse, pendant que toutes tes compagnes se repaissent de joie et de volupté?..... Serais-tu indisposée?

ISABELLA.

Oui, Manfredi, indisposée.

MANFREDI.

La fatigue, sans doute, Isabella? Repose-toi un moment... Les complimens, peut-être, de ces jeunes seigneurs qui papillonnent autour de vous

et vous étourdissent... Je vais rester auprès de toi... nous allons causer ensemble de notre futur bonheur; car c'est demain, Isabella, qu'on nous marie, c'est demain que tu seras ma femme.

ISABELLA.

De notre bonheur, dis-tu... oui, causons de notre bonheur... j'aime à en causer avec toi, Manfredi... Je voudrais que ce demain fût arrivé; j'ai peur qu'il n'arrive jamais; j'ai peur que nous ne soyons pas unis.

MANFREDI.

Tu es folle, Isabella... oui, nous serons unis.

ISABELLA.

Manfredi, tu n'as rien à te reprocher?

MANFREDI.

Si l'on doit reprocher à un amant de trop aimer sa fiancée... ah! oui, Isabella, j'ai beaucoup à me reprocher.

ISABELLA.

N'as-tu rien autre chose à te reprocher, mon ami?.. J'ai le droit de connaître ce qui se passe en ton cœur, n'est-ce pas?... N'as-tu rien, Manfredi, qui te torde l'ame, et se promène comme un remords sur ta conscience.

MANFREDI. (A part.)

Que veut-elle dire?

ISABELLA.

Pardonne-moi; je suis folle, comme tu le dis... Non, jamais, n'est-ce pas, mon Manfredi n'a forfait à la loyauté; jamais il n'a commis de crime.... Mais qu'as-tu donc?

MANFREDI.

Je croyais que quelqu'un venait... Oh, enfer!

ISABELLA.

Oh! n'est-ce pas, que tu n'as jamais été sourd à la voix de l'honneur?

MANFREDI.

Pourquoi ces questions, mon amour?

ISABELLA.

Ah! maudit soit cet homme qui est venu me parler... C'est qu'il m'a dit d'étranges choses, cet homme.

MANFREDI.

Que t'a-t-il dit?

ISABELLA.

Il m'a dit que nous ne serions jamais unis... Et

moi j'ai fait attention à ses paroles : tu dois me trouver bien coupable, n'est-ce pas, Manfredi?

MANFREDI.

Quel est cet homme ?

ISABELLA.

Le masque qui m'a quitté lorsque tu es venu.

MANFREDI.

J'en étais sûr... Il a voulu se rire de toi... quelque jeune napolitain envieux de notre bonheur, sans doute..... Et il ne t'a rien dit de plus, Isabella?

ISABELLA.

Oh! il m'a dit encore quelque chose, et quelque chose de bien terrible.

MANFREDI.

Ah! répète-moi ce qu'il t'a dit.

ISABELLA.

« Manfredi ne sera pas ton époux : entre vous deux il y a l'abîme d'un crime! »

MANFREDI.

(A part.) Satan est donc sorti aujourd'hui de l'enfer pour me torturer. . — Ne fais pas attention à ces

paroles, Isabella... Tiens, voici la walse qui recommence : accepte mon bras.

ISABELLA.

Je le veux bien.

Il sortent ensemble.

SCÈNE VI.

LE DUC, HENRI, puis PIÉTRO.

LE DUC.

Comment se fait-il donc que vous soyez ici, messire.

HENRI.

Je vous le dirai, monseigneur...—Et Piétro qui ne vient pas... Il me faut un moment d'entretien... (A Piétro qui entre.) Arrive donc! — Monseigneur, cet homme a d'importantes révélations à vous faire.

LE DUC.

Qu'il parle.

PIÉTRO.

Faites fermer les portes, monseigneur; il faut que nous soyons seuls ici, et que personne ne puisse nous entendre.

LE DUC.

Vicenzo!.. (Vicenzo paraît.) Ferme les portes et laisse-nous. (On ferme la porte de la galerie. La musique continue pendant toute la scène. — A Piétro.) Qui es-tu?

PIÉTRO.

Monseigneur, je suis lazzarone.

LE DUC.

Lazzarone! et tu oses venir jusque dans mon palais! Ne crains-tu pas que je te fasse écrouer?

PIÉTRO.

Non, monseigneur; j'ai quelque chose de très-important à vous communiquer, et si vous me faisiez écrouer, comme vous le dites, vous ne le pourriez savoir... Vous voyez bien qu'il y va de votre intérêt, de ne pas attenter à ma vie.

LE DUC.

Par la Madone! tu es bien effronté.

HENRI.

Monseigneur le duc, je vous réponds de cet homme... Apprenez qu'une heure après avoir quitté votre palais, je fus assailli sur la route par ces damnés lazzarones, et que sans cet homme

je serais maintenant là-haut à prier Dieu pour vous.

LE DUC.

Tu viens chercher une récompense?.. Tu l'auras.

PIÉTRO.

J'ai une faveur à vous demander, il est vrai, monseigneur... mais avant, daignez m'écouter... Il y a treize mois, lorsque votre frère Philippe fut traîtreusement assassiné en l'hôtellerie de la Madone, on accusa un homme de ce crime... Cet homme, reconnu coupable, fut condamné à mort; mais il parvint à s'échapper de sa prison... Depuis, il se fit lazzarone... Cet homme se nommait Piétro, monseigneur; et cet homme...

LE DUC.

Et cet homme?...

PIÉTRO.

Monseigneur, je me nomme Piétro.

LE DUC.

Toi! l'assassin de mon frère.

PIÉTRO.

Je ne le fus pas, et je connais le coupable.

LE DUC.

Tu le connais!.. son nom! Ah! dis-moi vite son nom.

PIÉTRO.

Je vous le dirai. . mais plus tard, monseigneur ; quatre mots encore... Une bande de lazzarones dévaste votre duché , dévalise vos bons et loyaux sujets, et malgré les escadrons d'arquebusiers que vous payez en belle et bonne monnaie , monseigneur, vous ne pouvez empêcher leurs ravages... Les Sarrazins reparaissent en Sicile ; je viens vous proposer de prendre ces lazzarones à votre solde... Ce sont des hommes dévoués et courageux, qui vont à la mort comme à joyeuse fête... Réfléchissez , monseigneur , et voyez s'il vaut mieux , pour vous, avoir une troupe intrépide et forte, pour combattre l'ennemi qui vous menace, que d'avoir cette même troupe pour dévaster votre pays qui se plaint.

LE DUC.

Que veux-tu pour cela ?

PIÉTRO.

D'abord, que vous m'octroyez votre parole de duc, que mes camarades pourront se montrer sans danger d'être poursuivis pour leurs précédens ravages.

LE DUC.

Je te l'octroie.

PIETRO.

Je veux ensuite être le capitaine de cette troupe, monseigneur.

LE DUC.

Tu le seras... Tu es donc le chef de ces bandes?

PIETRO.

Non, monseigneur; nous avons d'autres chefs..... Je veux encore que vous m'accordiez leur vie... non pour les sauver... Et ensuite je veux deux cents écus d'or par mois, pour moi et mes compagnons.

LE DUC.

Je souscris à tout.

PIÉTRO.

Et vous faites bien, monseigneur. Sachez que demain, à minuit, votre bonne ville de Naples devait être brûlée et pillée... Ah! ne craignez rien, je vous réponds de mes camarades... Donnez-moi seulement de l'or pour leur distribuer d'avance.

LE DUC.

Suis-moi.

PIETRO.

Demain, à minuit, je reviendrai chercher mon brevet de capitaine.

LE DUC.

Tu l'auras.

PIÉTRO.

Et demain, à minuit, vous n'aurez plus rien à craindre des chefs de lazzarones; et demain, à minuit, je vous dirai le nom de l'assassin de votre frère... Allons, monseigneur, faites rouvrir les portes, à présent; que personne ne se doute de ce que je viens de vous apprendre.

Piétro et Henri remettent leur masque.

LE DUC.

Vicenzo!.. Rouvre les portes du bal... — Piétro, suivez-moi.

Il sort.

PIÉTRO.

Je vous suis, monseigneur... — Messire Henri, mettez ce ruban rouge à votre chaperon.

HENRI.

Pourquoi?

PIÉTRO.

Mettez toujours..... Adieu, monseigneur..... Je rejoins le duc.

Il sort.

Les portes de la galerie s'ouvrent. L'orchestre joue une galopade, et tous les masques traversent le théâtre. La galope cesse. Les masques se répandent sur la scène.

SCÈNE VII.

HENRI, GIACOMO, ZACOMETTO, DON CORDUA, DEUX MASQUES, etc.

ZACOMETTO, à un masque.

Eh! bien, me diras-tu ton nom, à présent.

LE MASQUE, riant.

Quand tu l'auras deviné, signor Zacometto.

Il sort.

DON CORDUA, à un autre masque.

A demain soir, senora... Pensez à moi, comme je pense à vous.

LE MASQUE.

Adieu, signor.

Il sort.

GIACOMO, à Henri.

Messire, vous savez le lieu du rendez-vous.

HENRI.

Non, vraiment.

GIACOMO.

Demain soir, à onze heures, à la taverne du Mont-Carmel.

Il sort.

HENRI.

Demain soir, à onze heures, à la taverne du Mont-Carmel... J'y serai.

On entend les premières mesures d'un fandango. La toile tombe.

VIII.

Les Fossoyeurs.

PERSONNAGES.

MANFREDI.
SYLVIO.
GIACOMO.
DON FÉLIX.
MICHAEL.
ULRIC.
HENRI DE FERRARE.
PIÉTRO.
JACOPO.
FERABRAS.
STROZZI.
SANDER.
TROUPE D'ARCHERS.

HUITIÈME TABLEAU.

Sur le devant de la scène, à gauche, une taverne. Au fond, un cimetière entouré d'une grille en fer. Strozzi, Sander, Jacopo et Ferabras creusent des fosses. Appuyé sur la grille, Piétro les regarde. Il est nuit. Le fond du théâtre n'est éclairé que par quelques lanternes attachées aux arbres du cimetière. Une lampe suspendue éclaire la taverne.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIÉTRO, FERABRAS, JACOPO, STROZZI, SANDER.

FERABRAS.

Nous avons donc décidément changé de métier?

JACOPO.

Oui; nous voilà redevenus honnêtes gens...... Nous sommes au service du duc, à présent.

STROZZI.

Le service ne me plait guère, à moi : commencer par creuser des fosses.

JACOPO.

Et celles de nos anciens chefs encore.

Passent ensemble, masqués, Giacomo et Michaël. Ils entrent dans la taverne.

PIÉTRO, aux fossoyeurs.

Qu'est-ce que cela vous fait? ne vous a-t-on pas donné de l'or?

JACOPO.

Oui, de l'or pour tenir une épée, pour envoyer une balle à ces mécréans de Sarrazins; mais non de l'or pour tracasser les fourmis et les vers.

FERABRAS.

Qu'importe, Jacopo. — Dis-donc, il me vient une idée.

JACOPO.

Laquelle donc, Ferabras?

FERABRAS.

Je voudrais que nos chefs ne fussent pas pendus.

JACOPO.

Que voudrais-tu donc qu'on leur fît?

Paraît Ulric, seul, masqué. Il entre dans la taverne.

FERABARS.

Qu'on les décapitât.

STROZZI.

Que nous importe?

FERABRAS.

Beaucoup... Nous aurions moins long à creuser : la corde alonge, au lieu que le coutelas diminue. — Mais qu'as-tu donc, Sander, à rester ainsi appuyé sur ta bêche?.. Par hasard, dirais-tu encore un *Ave?*

SANDER.

C'est que, moi aussi, je fais une réflexion.

FERABRAS.

Laquelle, Sander?

SANDER.

C'est que ces os ont peut-être jadis appartenu à un vigoureux athlète, et que maintenant le ver est plus fort que l'athlète... c'est que ce crâne gris et rongé, a peut-être renfermé autrefois la cervelle d'un homme célèbre, qui s'est tordu l'esprit pour acquérir de la gloire et de la renommée... Et cette réflexion m'en suggérait une autre... on est bien fou, sur la terre, de se tant tourmenter, puisqu'on est réduit à en venir là. (Il bêche.)

Passent Sylvio et Manfredi, masqués. Ils entrent dans la taverne.

PIÉTRO.

Je ne vois pas le duc.

SCÈNE II.

MANFREDI, HENRI, GIACOMO, SYLVIO, MICHAEL, ULRIC, puis PIÉTRO et DON FÉLIX.

GIACOMO, dans la taverne.

Il ne manque plus que l'ami don Félix.

Paraît Henri de Ferrare, masqué. Il entre dans la taverne après avoir parlé à Piétro.

GIACOMO, prenant Henri pour don Félix.

Voici don Félix... nous sommes au complet.

MANFREDI.

Quelle heure est-il, Sylvio?

Onze heures sonnent.

SYLVIO.

Tiens, onze heures sonnent en ce moment à la cathédrale.

GIACOMO.

Encore une heure... Les minutes sont des jours, lorsqu'on attend.

MANFREDI.

Il s'agit de faire nos préparatifs, Sylvio!

SYLVIO.

Mes lazzarones doivent être en ce moment à la Porta Florentina.

MANFREDI.

Toi, Michaël?

MICHAEL.

Je dois, avec don Félix, aller rejoindre ma compagnie à la place Barbanetta.

MANFREDI.

Et toi, Giacomo?

GIACOMO.

Les miens sont maintenant à la taverne de San Georgino, à boire à la réussite de nos projets; je dois les y aller prendre avec Ulric.

MANFREDI.

Allons... voici l'acte d'association... mettons-y chacun notre nom.

Ils signent tous, à l'exception de Henri.

GIACOMO, à Henri qui ne fait pas attention aux paroles de Manfredi.

Allons donc, Félix! tu ne signes pas.

Henri signe. Manfredi remet le papier dans son pourpoint.

GIACOMO.

Allons, messeigneurs, un verre de Xérès à notre santé... Holà! hé!

PIÉTRO, entrant dans la taverne.

Que voulez-vous, messeigneurs?

HENRI, bas à Piétro.

D'ici à vingt minutes je serai sur cette place avec une compagnie d'archers.

PIÉTRO.

Je vous y attendrai, monseigneur.

Henri sort.

GIACOMO, à Piétro.

Du punch au Xérès.

PIÉTRO.

Du punch?... Je vais vous en apporter.

MICHAEL.

Amis, le ciel est noir, beau tems pour une conspiration.

GIACOMO.

Si le ciel est noir, Michaël, la torche de la liberté éclairera les ténèbres... (Piétro apporte un bol de punch.) Mais voici le punch, amis, remplissons nos verres. (Ils remplissent leurs verres. -- Don Félix passe sur le théâtre, masqué.) Otons nos masques... Allons, à notre santé!

DON FÉLIX, entrant.

Attendez-moi donc.

Il remplit un verre.

MICHAEL.

A notre bonne réussite!

Ils trinquent et boivent.

DON FÉLIX.

Excusez-moi, si je ne suis pas venu plutôt, amis... j'ai été retenu chez Fiametta.

GIACOMO.

Que nous chantes-tu là Félix! Es-tu déjà ivre? n'aurais-tu pas soupé chez ta belle, par hasard?... Tu es ici depuis un quart d'heure.

DON FÉLIX.

Que la foudre m'écrase! si je ne viens pas d'arriver.

GIACOMO.

Cela est fort... C'est qu'il y tient... Eh! n'as-tu pas signé tout à l'heure avec nous?

DON FÉLIX.

Signé, quoi?

GIACOMO.

Manfredi, donne-moi l'acte... Il reconnaîtra sa signature, au moins.... Tiens, là... là.

DON FÉLIX, lisant.

Là?... Manfredi... Ulric.

GIACOMO.

Plus bas.

DON FÉLIX.

Plus bas?... Sylvio, Giacomo, Michaël.

GIACOMO.

Plus bas encore, lis.

DON FÉLIX.

Plus bas... plus bas?... Henri de Ferrare.

TOUS, avec étonnement.

Henri de Ferrare!

MANFREDI, regardant le papier, et à part.

Les morts signent donc leurs noms aujourd'hui!

GIACOMO.

C'est un tour de Félix, il a voulu nous épouvanter.

DON FÉLIX.

De par Dieu! mes amis, je vous assure....

GIACOMO.

De par Dieu! nous sommes fous d'y faire attention. Allons, encore un verre, amis. (Il remplit les verres.) Allumons nos cigaritos à la lueur du punch..... Allons, à la santé de nos maîtresses. (Ils boivent tous, à l'exception de Manfredi.) M'est avis, messeigneurs, que

nous prenions un peu l'air ; ce diable de punch m'échauffe la tête. — Comment, Manfredi, tu n'as pas vidé ton verre?

MANFREDI.

J'ai assez bu.

GIACOMO, vidant le verre.

Alors, je vais le boire pour toi.... Sur la place, mes amis. (Ils sortent tous sur la place.) Ah! que l'air fait de bien!

MANFREDI, sortant.

Adieu, il faut que je me rende au palais ducal.

SYLVIO, sortant.

Moi, je vais à la Porta Florentina.

SCÈNE IV.

GIACOMO, DON FÉLIX, MICHAEL, ULRIC, PIÉTRO, ensuite FERABRAS, JACOPO, STROZZI, SANDER.

GIACOMO.

Quant à nous, comme il n'y a qu'un pas de cette place à la place Barbanetta et à la taverne de San Georgino, restons ici.

DON FÉLIX.

As-tu des cigaritos, Giacomo?

GIACOMO, lui présentant une petite boîte.

Tiens, choisis. (A Michaël.) En veux-tu?

MICHAEL, prenant un cigarito.

Volontiers.

GIACOMO.

Et toi, Ulric?

ULRIC.

Merci.

GIACOMO.

Tu ne fumes pas, toi... Que diable! secoue ta mélancolie et sois gai... Notre entreprise est superbe et glorieuse, et nous en sommes les héros... Peut-être, un jour, qui sait? la plume d'un nouvel Eschyle incrustera nos noms sur le marbre de l'immortalité... Mais qu'entends-je? ce sont des fossoyeurs qui bêchent... on creuse des fosses, là-bas; (sérieux, affecté.) ce sont peut-être les nôtres, amis.

PIÉTRO, à part.

Riez, fous, riez.

MICHAEL.

En passant ce soir sur la grande place, j'ai vu cinq potences qu'on clouait en terre.

PIÉTRO.

Les vôtres aussi peut-être, messeigneurs.

DON FÉLIX.

Mais on chante là-bas, écoutons.

STROZZI, chante.

Un jour, le jeune Antonio
Dit à Viola la gondolière :
Viens avec moi jusqu'au Lido,
Daigne exaucer cette prière.
Viola ne put le refuser :
Tout en chantant sa barcarole,
Auprès du jeune gondolier
Elle s'en fut dans la gondole.

GIACOMO.

L'ouvrier de la mort travaille en chantant.

ULRIC.

Ce qui te prouve, Giacomo, qu'habitude est synonyme de nature .. Il ne pense pas plus, cet homme, à ce qu'il fait quand il creuse une fosse, que le boucher quand il assomme un bœuf, que le bourreau quand il tranche une tête... Il ne s'en inquiète pas plus que toi, Giacomo, tu ne t'inquiètes de la fumée de ton cigarito ; toi, Michaël, du vin que tu viens d'avaler ; toi, don Félix, d'une nuit passée avec Fiametta.

Ferabras et ses compagnons sortent du cimetière.

GIACOMO.

Il faut leur parler... cela nous fera passer le

tems... Les voilà justement qui sortent du cimetière... Holà! hé! l'homme à la bêche!

FERABRAS.

Que voulez-vous, monseigneur?

GIACOMO.

Où vas-tu de ce pas?

FERABRAS.

Boire au repos de l'ame de celui pour qui je viens de travailler.

GIACOMO.

Et pour qui as-tu creusé cette fosse?

FERABRAS.

Pour un jeune fat napolitain qui doit venir l'habiter très-prochainement... Il se nomme Giacomo Gazella.

GIACOMO.

Voilà du plaisant.

DON FÉLIX, à Jacopo.

Et toi, fossoyeur de Jésus, me diras-tu pour qui tu viens de creuser?

JACOPO.

Pour un jeune homme aussi, monseigneur; un jeune homme aux intrigues d'amour, aux

aventures galantes, qui viendra dans peu éprouver si la couche de la mort est aussi chaude que celle de l'amour. Si vous désirez connaître son nom, monseigneur, on l'appelle don Félix de Castelnara.

DON FÉLIX.

Merci.

Il rit.

GIACOMO, riant.

Don Félix aussi.

ULRIC, à Sander.

Toi, l'homme au scapulaire, pour qui viens-tu de tenir la bêche ?

SANDER.

Pour un bel esprit qui viendra réfléchir sur ce que vaut l'homme, quand son corps n'est plus qu'un cadavre... Il a pour nom Ulric Bademore.

MICHAEL, à Strozzi.

Toi, pour qui as-tu creusé ta fosse ?

STROZZI.

Pour vous, Michaël Fugger.

GIACOMO.

Allons, à ce que je vois, fossoyeur n'est ni astrologue, ni sorcier... Mes braves gens, vous

vous trompez, je vous le jure par la Madone! car les tombes ne sont pas faites pour les vivans, et ceux dont vous parlez.....

FERABRAS.

Ne sont pas morts encore, nous le savons, mais doivent bientôt mourir... — Allons, vous autres, venez.

Il sort avec ses compagnons.

GIACOMO.

Voilà des gens qui sont fous ou sorciers, mes amis, qu'en dites-vous?

PIÉTRO.

Par mon patron! messeigneurs, je crois qu'ils ne sont ni fous, ni sorciers; mais, au contraire, bien instruits... Car on m'a dit aussi, à moi, que ces jeunes gens ne tarderaient pas à essayer les gibets qui sont dressés à la grande place.

GIACOMO.

Etrange, miraculeux, ne trouvez-vous pas, mes amis?... Allez demander à un fossoyeur: « pour qui cette fosse » et le fossoyeur qui vous répond: « pour toi. » Ah! messire Ulric, vous qui êtes poète, romancier, et dramaturgez aussi bien que qui oncques fût, voilà une scène dramatique. Qu'en dites-vous?

MICHAEL.

Je dis, moi, que j'ai plus envie de dormir que d'aller guerroyer cette nuit.

DON FÉLIX.

Ma foi... moi, je baille déjà.

ULRIC.

Je crois, vive Dieu! que je baille aussi.

GIACOMO.

Il y a donc ici une épidémie de sommeil, mes amis... car, moi aussi, Dieu me damne! si je ne dormirais pas... Mais réveillon-snous, car voici Sylvio, si je ne me trompe.

SCÈNE III.

Les Précédens, SYLVIO, Archers, etc.

SYLVIO, accourant effrayé.

Mes amis, trahison! nous sommes découverts.

GIACOMO, baillant.

Découverts!

SYLVIO.

Ecoutez-moi... Je viens de la Porta Florentina,

où mes deux cents lazzarones devaient se trouver... Personne..... J'ai couru à la place Barbanetta..... Personne encore... Je viens de la taverne de San Georgino, la taverne était déserte... Nous sommes trahis, vous dis-je!... De plus, mes amis, en passant devant la grande place, j'ai vu cinq grands gibets recouverts d'un drap noir.

GIACOMO.

Que nous importe.

SYLVIO.

A la lueur d'une torche, j'ai parfaitement lu au haut de chaque potence, ces mots brodés en argent... Sylvio... Giacomo... nos noms enfin...

DON FÉLIX.

Qu'est-ce que cela signifie?

PIÉTRO.

Qu'est-ce que cela signifie? Je m'en vais vous le dire, messeigneurs... C'est que parmi vos lazzarones, il s'est trouvé un homme qui a vu que vous n'agissiez que pour vous, et qui n'a pas hésité, pour sauver ses camarades, à aller découvrir vos projets au duc, et cet homme, c'est moi, messeigneurs... Ah! ne tourmentez pas vos stylets, c'est inutile... Ulric, tes yeux se ferment de fatigue...

Giacomo, ta main ne peut supporter la lame de ton poignard... tu vois bien qu'elle tombe à terre. Don Félix, tes genoux tremblent sous ton corps... Sylvio, Michaël, vous cherchez quelque chose pour vous reposer. Vous allez vous reposer tous au haut d'un gibet : voilà ce que cela signifie, mes seigneurs... Mais remerciez-moi, car pour aider votre sommeil à tous, j'ai eu soin de verser une fiole de poison soporifique dans votre punch au Xérès.

GIACOMO, tombant.

Mes amis, je vous fais mes adieux.

Il meurt.

SYLVIO.

Mort! Giacomo, mort le premier! C'est le plus heureux... Mais voici une troupe d'archers.

Henri paraît avec une troupe d'archers.

PIÉTRO.

Qui vient pour vous escorter aux gibets de la grande place, messeigneurs?

SYLVIO.

Allons, mes amis, il faut toujours mourir. Qu'importe l'heure, le genre de mort?

PIÉTRO, à Henri.

Monseigneur, vous n'aurez pas grand mal à les saisir; ils ne feront pas de résistance, je vous assure.

HENRI, à ses archers.

Saisissez-vous de ces hommes, et qu'ils soient suspendus aux gibets de la grande place.

Ulric, Sylvio, don Félix et Michaël sortent en s'appuyant l'un sur l'autre, au milieu des archers qui les entourent.

PIÉTRO.

Maintenant, monseigneur, rendons-nous chez le duc.

HENRI.

Allons, Piétro, rendons-nous chez le duc.

Ils sortent.

IX.

Minuit.

PERSONNAGES.

MANFREDI.
Le Père AMBROSIO.
HENRI DE FERRARE.
PIÉTRO.
LE DUC.
ISABELLA.
TROUPE D'ARCHERS.

NEUVIÈME TABLEAU.

Un appartement du palais. Au fond, un balcon donnant sur la grande place de Naples. On aperçoit le clocher de la cathédrale de Naples. Il est nuit. Le théâtre n'est éclairé que par un candélabre suspendu, où brûlent quelques bougies.

SCÈNE PREMIÈRE.

MANFREDI, seul.

MANFREDI, le coude appuyé sur le balcon.

Comme tout est tranquille!... quel silence... on fait aussi silence sur la place publique, lorsque le bourreau tient le coutelas levé sur la tête du coupable ; et voilà quel est ton silence à toi, Naples l'endormie... tous maintenant reposent tranquilles, et dans quelques instans tous se rueront pêle-mêle dans la ville... tous, la face blême et endormie, sortiront de leurs demeures, en se demandant, comme des hébétés : « Qu'y a-t-il ? » Et toi, clocher que j'aperçois au loin, tu te tais aussi, et bientôt ta cloche funèbre va tinter le glas de la terreur et de l'incendie... mes compagnons, maintenant ils allument leurs torches, ils aiguisent leurs stylets... — Je ne sais ce que j'ai, mais cette pensée de destruction me brise et me tue... puis il a là, dans mon cœur, quelque chose qui le

brise, et le tue plus encore... on appelle cela le remords... ah! que n'a-t-on plutôt appelé cette souffrance enfer, car elle vous brûle continuellement... Ah! je souffre...

Entre le père Ambrosio.

SCÈNE II (1).

AMBROSIO, MANFREDI.

AMBROSIO.

Paix en cette enceinte, et à ceux qui l'habitent.

MANFREDI.

Ah! c'est vous, mon père, soyez le bien-venu... j'avais besoin de vous voir, de vous entendre... Je ne sais où vous prenez vos paroles, mon père, mais en même tems qu'elles frappent le pécheur de malédiction, elles savent encore le consoler.

AMBROSIO.

Le bon prêtre doit être juste, mais clément, sévère, mais miséricordieux, s'il veut suivre la loi que lui a tracée son divin maître.

(1) Cette scène est presque entièrement traduite de lord Byron.

MANFREDI.

Vous m'allez unir à Isabella... il faut que j'apporte à l'autel, n'est-ce pas, un cœur exempt de souillure, un cœur blanc comme neige... Ah! mon père! je suis un grand pécheur!

AMBROSIO.

Dieu, mon fils, pardonne à tous les pécheurs.

MANFREDI.

A tous, mon père : vous dites qu'il pardonne à tous, n'est-ce pas?

AMBROSIO.

Oui, Dieu pardonne à tous dans le ciel.

MANFREDI.

Et sur la terre, ne pardonne-t-il pas à tous aussi?

AMBROSIO.

Il n'en a excepté qu'un seul.

MANFREDI.

Lequel, mon père, lequel?

AMBROSIO.

L'homicide! [1]

[1] Quelques amis m'ont fait observer que cette pensée était dans l'épilogue de *Christine*, et qu'alors il y avait plagiat de mon côté. — Ma conscience ne peut s'accuser que d'un simple hasard.

MANFREDI.

L'homicide! il ne pardonne pas à l'homicide.

AMBROSIO.

Non, parce que l'homicide usurpe sur sa puissance, parce que l'homicide s'empare d'une vie qui n'appartient qu'à lui seul... A l'homicide il attache sa malédiction sur la terre, et lui fait trouver sa punition dans son propre crime... sa victime resurgit du tombeau, pâle et ensanglantée, et le poursuit partout comme son ombre... elle se mêle à ses orgies, à ses danses, à ses amours... lorsqu'il presse une femme dans ses bras, sa lèvre parfois croit toucher le crâne d'un cadavre... la nuit, cette ombre se pose comme un cauchemar affreux sur sa poitrine, et le jour, quand sa conscience ne dort pas, comme le vautour de Prométhée elle s'étend sur son sein avec ses ongles de fer, et déchire son cœur qui renaît toujours pour souffrir... dans chaque voix, il croit entendre une voix qui lui crie : « Malheur à toi! » Il agonise, — sans mourir il meurt tous les jours, et quand son corps tombe usé par la souffrance, il expire dans le désespoir.

MANFREDI.

Et après son agonie sur la terre?

AMBROSIO.

Dieu lui pardonne encore dans le ciel, s'il s'est repenti.

MANFREDI.

Mais est-il homicide celui qui venge son père?... serait-il homicide, celui qui assassinerait l'assassin de son père?

AMBROSIO.

Oui, mon fils, parce que la vengeance n'appartient pas à l'homme, mais à Dieu seul... parce qu'il ôte au pécheur le tems du repentir, et qu'il peut précipiter une ame dans l'abîme de l'enfer, si cette ame n'a pas fait pénitence.

MANFREDI, lui donnant une bourse.

Prenez cet or, mon père, et priez pour ceux qui sont morts sans s'être repentis... les prières des vivans peuvent abréger les souffrances des morts... tenez, priez pour quelqu'un qui est mort sans avoir reçu les secours de l'église.

AMBROSIO.

Pour qui dirai-je les messes, mon fils?

MANFREDI.

Pour qui... vous demandez pour qui, n'est-ce pas, mon père? — pour... un mort...

AMBROSIO.

Son nom ?

MANFREDI.

Ce n'est pas pour un nom, mais pour une ame, que je désire que les messes soient dites.

AMBROSIO.

Nous prierons pour un inconnu... mon fils, les aumônes sont un aimant qui nous attire les bénédictions d'en haut... je ferai ce que vous désirez, mon fils... prier pour ses amis qui ne sont plus, est un acte de charité.

MANFREDI.

Mais celui qui est mort n'était pas mon ami.... non, mon père, c'était mon plus cruel ennemi.

AMBROSIO.

Prier pour ses ennemis est encore plus généreux.

MANFREDI.

Ah! priez aussi pour moi, mon père, car j'ai besoin de vos prières... allez à l'autel, et jusqu'à ce que je vienne avec Isabella me prosterner aux pieds du Seigneur, demandez au ciel qu'il m'accorde l'oubli de mes fautes.

AMBROSIO.

Je vais prier pour vous, mon fils, — que Dieu vous accorde sa bénédiction !

Il sort.

SCÈNE III.

MANFREDI, seul.

MANFREDI.

Sa bénédiction, dit-il, sa bénédiction... je n'ose l'espérer.., je ne sais ce que je souffre ; mais ma poitrine bout, et ma tête brûle. (Il va s'asseoir auprès du balcon.) Que cet air frais et doux de la nuit, que ce parfum exhalé par les fleurs, est suave à respirer, quand il nous arrive sur les ailes du vent!... que le souffle embaumé du sirocco fait du bien lorsqu'il passe sur un front qui brûle ! .. il est doux de laisser errer sa vue sur une ville endormie, — il y a, dans ce spectacle muet et poétique, un suave et indicible bonheur, un je ne sais quoi qui coule sur l'ame, doux comme un baiser de femme, quelque chose de triste qui se mêle à votre tristesse... Oh ! si comme toi, Naples, le souvenir du passé pouvait s'endormir dans mon cœur... comme tout cela est

tranquille, à côté de ce qui se passe en moi..... là, dans le fond, des pêcheurs, leurs filets sur l'épaule, retournent à leurs nacelles, en chantant leurs barcarolles... (On entend les sons d'une guitare.) Là-bas, un jeune homme, sous les fenêtres de sa bien-aimée, prélude sur sa guitare... la fenêtre s'ouvre... la guitare se tait..... la fenêtre se referme, et le jeune homme est dans les bras de son amante.... ah! dépêche-toi de lui parler d'amour, car bientôt personne à Naples ne songera à parler d'amour et de volupté... mes yeux se ferment de fatigue... ah! mais, je souffre...

SCÈNE IV.

MANFREDI, ISABELLA.

Isabella vient, se dirige à pas lents auprès de Manfredi, se penche nonchalamment sur son épaule, et d'une voix douce,

ISABELLA.

Eh! bien, Manfredi, es-tu mieux à présent?

MANFREDI.

Qui me parle? Isabella... ah! c'est toi, Isabella... tu me demandais si j'étais mieux, n'est-ce pas?... oui, je suis mieux, mon amour... Isabella, ce soir

n'as-tu pas remarqué, que le soleil en se couchant a pris une teinte de sang?

ISABELLA.

Je n'ai remarqué qu'une chose, Manfredi, ta tristesse.

MANFREDI.

Ma tristesse... elle est passée, Isabella, puisque je suis auprès de toi... de la tristesse, et comment en aurais-je, tu vas m'appartenir... je dois être gai et joyeux, n'est-ce pas?... Isabella, n'a-t-on pas dit que, l'autre nuit, le vent avait abattu la croix de san Géronimo et déraciné les chênes les plus robustes... n'a-t-on pas dit encore que le feu du sanctuaire s'était éteint, et que la statue de la Vierge avait disparu de la nef?

ISABELLA.

Manfredi, mais cela annoncerait un malheur... ne parlons plus de cela... parlons d'autre chose, de ce que tu voudras, mais pas de choses funestes, vois-tu..... Manfredi, le notaire est arrivé.

MANFREDI.

Le notaire... et pourquoi?

ISABELLA.

Pourquoi!

MANFREDI, pensif.

Ah! oui, nous nous marions, n'est-ce pas, Isabella?

ISABELLA.

A minuit.

MANFREDI, se levant.

A minuit! mais cela est impossible, Isabella! pas à minuit, n'est-ce pas? avant, après minuit, mais pas à minuit.

ISABELLA.

Qu'as-tu donc, Manfredi? qu'est-ce que cela te fait?

MANFREDI.

Qu'est-ce que cela me fait? oh! rien, mais c'est que, vois-tu, Isabella, je suis superstitieux... c'est à minuit que la chouette et les oiseaux funèbres, font entendre leurs sifflemens aigus... c'est à minuit que les sorciers évoquent les génies infernaux, pour leurs conjurations cabalistiques...... Minuit, c'est l'heure où, tournoyant autour des saules et des cyprès, les ombres des morts viennent frêles et glacées danser sur leurs tombeaux... A minuit, Isabella, le ciel est sombre comme un linceul, et je voudrais que, pour éclairer notre union, il fût clair et serein comme ce bouquet d'oranger que tu as sur le sein. (Onze heures et demie sonnent.) Voici

l'heure.... écoute, n'entends-tu rien ?..... N'aperçois-tu pas une lueur de torches ?... Ne te semble-t-il pas ouïr des cris lointains... ah ! tu vois bien, Isabella, que minuit est une heure de malédiction.

ISABELLA.

Manfredi, ta tête s'égare... il n'est pas encore minuit.

MANFREDI, *pensif.*

Pas encore minuit !

ISABELLA.

Quelque chose te préoccupe, Manfredi, quelque chose, sans doute, qui te rend triste et sombre... oh ! ne me cache rien, dis-moi ce qui cause ton chagrin... Eh, mon Dieu ! tous les jours on se confie à un ami, mais a-t-il le même cœur que nous pour comprendre, cet ami ?... sait-il comme nous les douces paroles qu'il faut dire pour consoler... Ah ! Manfredi, ce n'est peut-être rien que ton chagrin... il faut si peu de chose pour rendre triste... la feuille d'une rose suffit pour rider l'onde la plus calme et la plus limpide, mais elle reprend bientôt sa sérénité première... ah, parle ! dis-moi tout, tiens, je suis sûre que je te consolerai... ah ! oui, je le sens là, je te consolerai.

MANFREDI.

Je n'ai rien, Isabella. (A part.) Ah! je souffre l'enfer!

ISABELLA.

Rien, dis-tu, et ton visage est pâle, et tu presses ton front, comme si ton front brûlait..... tu n'as rien, et ta tête tombe fatiguée sur ta poitrine, comme si une horrible pensée pesait comme du plomb dans ton cerveau... ah! Manfredi, tu as quelque chose... mais parle-moi... l'on doit se confier à sa fiancée, ce me semble... ta tristesse, c'est ma tristesse à moi... c'est que je t'aime, moi, Manfredi... Mais il ne me dira rien.

MANFREDI, d'un ton brusque et sec.

Isabella, je t'ai déjà dit que je n'avais rien.

ISABELLA.

Ah! mais, vois-tu, mon Manfredi, c'est que, lorsque je te vois sombre et triste, moi aussi je deviens sombre et triste... depuis quelques mois tu m'avais rendu le bonheur... tu m'avais consolée de la mort de mon pauvre père.

MANFREDI, se levant.

Ton père!... ton père assassiné à l'hôtellerie de la Madone, n'est-ce pas? assassiné... (Regardant sa main. — A part.) Ah! mais, il y a du sang sur cette main.

— Oh ! ne me parle plus de ton père, Isabella, ne me parle plus de ton père !

ISABELLA.

Pardon, mon Manfredi, pardon... quand nous serons unis, tu me diras ton secret, n'est-ce pas? oh ! dis-moi que tu m'aimes..... — Il reste muet..... Manfredi, m'aimes-tu ?

MANFREDI.

Si je t'aime, Isabella... ah ! pardon... il me semble que mon front bouillonne... je ne suis pas fou, pourtant... ma raison ne m'abandonne point, n'est-ce pas? nous allons être unis, tout à l heure... ah ! je vais être heureux, j'ai besoin de te nommer mon épouse.

Il tombe sur son fauteuil.

ISABELLA.

Qu'a-t-il donc ? — Manfredi !... ah ! mais je ne sais ce qu'il peut avoir, moi... (Au duc qui entre.) Venez, mon oncle, ah ! venez... regardez Manfredi.

MANFREDI, rêvant.

Non, non, je ne veux pas, entendez-vous ?..... je ne veux pas... éteignez-moi ces torches, remettez-moi ces stylets dans le fourreau... je ne veux pas... (Se réveillant.) Oh ! non... (Une pause.) C'est toi, c'est toi, Isabella, c'est vous, mon oncle.

LE DUC.

Qu'as-tu donc, Manfredi?

MANFREDI.

Moi, je n'ai rien, mon oncle, est-ce que j'ai quelque chose? moi... mais non, je suis content, je suis gai... je vais épouser ma bien-aimée, mon Isabella.

LE DUC.

Tout le monde est rassemblé dans la salle... nous n'attendons plus qu'un témoin... le duc Henri de Ferrare veut bien nous honorer de sa présence.

MANFREDI.

Le duc Henri de Ferrare, mais cela est impossible, mon oncle... le duc n'est plus... à Naples...

LE DUC.

Il est revenu hier à minuit.

MANFREDI, à part.

Les morts ressuscitent donc aujourd'hui...

LE DUC.

Tiens, le voici lui-même.

SCÈNE V.

Les PRÉCÉDENS, HENRI DE FERRARE, PIÉTRO, ARCHERS.

Henri de Ferrare entre avec Piétro, accompagné d'une troupe d'archers.

HENRI.

Bonjour, monseigneur le duc. Bonjour, messire Manfredi.

MANFREDI, à part.

Lui... lui... Malédiction !

HENRI, bas à Manfredi.

Ne craignez rien, messire, je serai généreux.

PIÉTRO.

Maintenant, monseigneur le duc, je réclame mon brevet de capitaine.

LE DUC.

Le voici.

PIÉTRO.

Monseigneur, je vais tenir ma promesse.

LE DUC.

Quelle promesse?

PIÉTRO.

Monseigneur le duc, je vous ai promis de vous dire le nom de celui qui assassina le duc Philippe, votre frère.

ISABELLA.

L'assassin de mon père ! n'a-t-il pas été puni ?

PIÉTRO.

Senora, il ne l'a pas été.

MANFREDI.

Que veut cet homme ?... quel est cet homme ?... Mon oncle, d'où vient-il ?

PIÉTRO.

Cet homme, monseigneur, veut se venger..... cet homme est un lazzarone, et cet homme vient de la taverne du Mont-Carmel !... Êtes-vous satisfait, monseigneur ?

MANFREDI.

Un lazzarone ! il faut le faire pendre au gibet. — Gardes, saisissez cet homme.

HENRI.

Messire, un moment ; cet homme m'a sauvé la vie... Assailli par les lazzarones, j'avais été entraîné de force dans leur caverne maudite ; un des chefs

avait dit à un de ses bandits : Il me faut la vie de ce seigneur... Le bandit, c'était cet homme ; je n'ai pas besoin, je crois, messire, de vous dire le nom du chef.

MANFREDI.

Mon oncle, ne signons-nous point le contrat ?

PIÉTRO.

Un moment. Monseigneur le duc, comme je vous l'ai promis, je vais vous faire connaître l'assassin du duc Philippe... C'était il y a treize mois... Je faisais route avec un jeune italien, sur le chemin de san Lorenzo... Nous rencontrâmes une litière assaillie par des bandits ; c'était celle du duc votre frère ; —nous le délivrâmes... nous nous rendîmes ensuite à l'hôtellerie de la Madone, et nous y passâmes la nuit..... —Mon compagnon coucha dans la même chambre que le duc. Moi, je veillais à côté ; un moment, j'entendis un soupir prolongé, je regardai par la serrure, et je vis votre frère endormi, dans le sein duquel un homme enfonçait un poignard... Je fis sauter la serrure avec mon poignard, et j'entrai. Au même instant, une foule de personnes se précipitèrent dans la chambre du duc, et, me croyant l'assassin, m'arrêtèrent... Je fus condamné comme coupable..... je parvins à m'évader; quelque tems après, je revis le véritable assassin du duc, il était devenu noble et puissant ; il avait richesse, opulence.

MANFREDI.

(A part.) Ah! malheur! malheur à moi!

ISABELLA.

Son nom?

PIÉTRO.

Il se nommait Tarudan.

LE DUC.

Je ne connais personne de ce nom.

PIÉTRO.

(A Manfredi.) Et vous, Monseigneur, n'avez-vous connu personne, non plus, du nom de Tarudan?... —Monseigneur le duc, vous le connaissez; cet homme est devenu, comme je vous l'ai dit, noble, riche et puissant; cet homme est notre chef de lazzarones. (A Isabella.) Je vous l'avais bien dit, senora, — « Manfredi ne sera pas votre époux, entre vous deux il y a l'abîme d'un crime. »

ISABELLA.

Que voulez-vous dire?

PIÉTRO.

Vous aimiez bien votre père, n'est-ce pas? et vous ne voudriez pas donner votre main à la main qui assassina votre père.

ISABELLA.

Expliquez-vous?... L'entends-tu, Manfredi...

PIÉTRO.

Manfredi, dites-vous? Manfredi n'est autre que Tarudan le chef de lazzarones, et l'assassin du duc Philippe.

ISABELLA.

Grand Dieu!

Elle tombe évanouie dans un fauteuil.

LE DUC, à Piétro.

Vil imposteur! sors d'ici.

MANFREDI.

Il a dit vrai... oui, je suis l'assassin du duc Philippe... oui, j'assassinai ton père, Isabella... Tu ne sais donc pas, dans un bal, il avait mis le feu au palais de mon père, à moi, pour le brûler et lui voler sa couronne... Vous le savez bien, vous, mon oncle, que le duc Philippe avait brûlé mon père... Oui, je l'ai assassiné; j'ai vengé mon père. Il n'y a pas d'assassinat là où l'assassinat n'est que la punition de l'assassinat. (Il tombe sur sa chaise. — Minuit sonne.) Minuit! (Il se réveille et se lève.) Tenez, mon oncle, écoutez! (On entend les pas des archers qui conduisent Sylvio,

Giacomo, etc., au gibet. — On aperçoit la lueur des torches.) Entendez-vous? ils viennent, vous dis-je, ils viennent piller votre ville..... N'apercevez-vous pas la lueur des torches? Ils vont mettre le feu à votre ville..... Regardez donc. (Il court au balcon.) Dieu! qu'aperçois-je?

PIÉTRO.

Les corps de tes amis que l'on hisse aux gibets.

MANFREDI.

Amis, je vous rejoins.

Il tombe et meurt.

PIETRO.

Mort, monseigneur?

LE DUC.

Henri de Ferrare, vous serez l'époux d'Isabella.

FIN.

ROUEN. F. BAUDRY, IMPRIMEUR DU ROI,
RUE DES CARMES, N°. 20.